

## LA REFORME PROTESTANTE ET LA CONTRE-REFORME

La foi, la théologie et l'idée de réforme	page 2
Des siècles de rivalité entre l'Eglise et les princes d'Etat	page 5
Entre la féodalité et les Lumières, le bouleversement de l'Europe	page 7
Martin Luther, la naissance d'une nouvelle foi	page 9
L'étincelle des Indulgences (1515)	page 15
Vers une rupture avec le catholicisme	page 18
Thomas Münzer et la Guerre des paysans en Allemagne (1525)	page 21
Le protestantisme, une multitude d'églises	page 30
La base suisse	page 33
En France, Calvin dicte sa foi depuis la Suisse	page 34
La Contre-Réforme par la guerre, Les guerres de religion en France	page 39
La Contre-Réforme spirituelle, le Concile de Trente (1545-1563)	page 42
La Guerre de Trente ans (1618-1648)	page 48
De l'anglicanisme à la Révolution anglaise	page 49
Le puritanisme anglais	page 53
Le puritanisme américain	page 56
Que nous dit la Réforme	page 58

<i>Carte de la Guerre des paysans en Allemagne</i>	<i>page 27</i>
<i>Carte des régions protestantes de France lors des guerres de religion</i>	<i>page 37</i>
<i>Classement des religions</i>	<i>page 61</i>
<i>Chronologie</i>	<i>page 62</i>
<i>Bibliographie</i>	<i>page 64</i>

Sur une population mondiale (chiffres 2017) de 7,5 milliards et demi d'êtres humains, les branches protestantes totalisent aujourd'hui moins de 6% de cette population, à peine 440 millions de personnes. On peut y ajouter l'anglicanisme, proche du protestantisme, qui compte pour un peu plus de 1%. L'ensemble des mondes chrétiens (catholiques, protestants, orthodoxes) totalise 30% de la population mondiale.

Les mondes musulmans sont en seconde position, avec moins de 25%. Le judaïsme, pour ne parler que des religions bien connues en France, c'est deux dixièmes de pour cent, un peu plus de 14 millions dans le monde. Enfin, les non-croyants, agnostiques et autres athéistes sont de l'ordre de 15%, 1,1 milliard de non-croyants.

Le monde protestant, avec ses 440 millions de croyants, ne pèse donc pas bien lourd en termes de population. Même dans le monde chrétien, il représente une personne sur trois. Mais il se trouve que le protestantisme se concentre de nos jours dans des pays comme la Grande-Bretagne et les Etats-Unis. Et ces deux pays ne sont pas n'importe lesquels dans l'histoire moderne. Les Etats-Unis d'Amérique ont une place considérable dans le monde, après que la Grande-Bretagne ait eu une place analogue avant eux.

En France, selon le site [evangeliques.info](http://evangeliques.info), les protestants sont la troisième religion avec 2 millions de fidèles, derrière les catholiques et les musulmans. Mais ils sont en seconde position en nombre de lieux de culte (4000 temples protestants, 39 000 églises catholiques, 2600 mosquées, chiffres 2019). C'est le courant évangélique qui en est la locomotive, avec une église évangélique créée tous les dix jours. Le courant évangélique est passé de 60 000 personnes en 1960 à 700 000 aujourd'hui. Mais ce courant a ceci de particulier que c'est presque entièrement une église d'émigration. Au total, l'on serait aussi passé en une dizaine d'années d'un pourcentage de protestants égal à 2,5% de la population française à 3,1% en 2019.

Quant au nombre de pratiquants, les évangélistes seraient tout simplement numéro un, devant les musulmans, les catholiques ne parvenant qu'à une troisième place. En France toujours, le monde protestant est émietté en fait en de nombreux courants : on trouve le luthérianisme, le réformisme, le méthodisme, l'adventisme, l'évangélisme, l'anglicanisme, le quakerisme, le pentecôtisme, le baptême...

Nous allons donc nous intéresser aux origines de ce courant et à l'époque où il est apparu. Nous allons essayer de suivre le mouvement social complexe qui va faire surgir cette nouvelle religion dans le monde chrétien, dans l'Europe du 16<sup>ème</sup> siècle. Nous verrons ensuite comment, face à ce qui a été appelé la Réforme protestante, s'est mise en place une Contre-réforme catholique. Pour des raisons pratiques, nous avons nettement séparé dans cet exposé la réforme et la Contre-Forme. Mais il faut savoir que les deux mouvements ont eu lieu pratiquement dans le même temps.

Derrière ces termes strictement religieux, nous verrons surtout qu'il y a des classes sociales en mouvement, et que ce mouvement de classes sociales ne coïncide pas toujours

avec la religion soutenue par les uns ou les autres. Surtout, nous découvrirons que l'issue de ce double bras de fer, entre catholiques et protestants et entre classes sociales, ne sera pas la même selon le comportement des classes les plus aisées qui soutiennent la Réforme. Dans certains cas, nous verrons ces jeunes classes, qu'on dira rapidement bourgeoises, oseront s'appuyer sur les classes les plus populaires, et réussiront à s'imposer sur les anciens pouvoirs religieux. Dans d'autres cas, ces jeunes classes bourgeoises vont au contraire s'affoler dès qu'elles voient le petit peuple se mettre à profiter de la situation pour bouger et revendiquer sa propre vision des choses. Ce sera alors un écrasement par la répression, mais aussi le maintien au pouvoir des anciennes classes possédantes et de la vieille église catholique.

Au final, l'image économique même de l'Europe, telle que nous la connaissons aux débuts du capitalisme, cette image va être le reflet exact de ces luttes, lancées pourtant, au départ, sur la seule question religieuse.

Là où les forces sociales auront finalement favorisé le changement initié par la Réforme, les pays vont se retrouver à la pointe de l'Europe : ce sera le cas de la Hollande et de l'Angleterre. Par contre, dans les régions où les soulèvements révolutionnaires ont été écrasés au plus vite, on va connaître un fort déclin économique et même une baisse de la population, les décès dépassant les naissances. Ce sera le cas de l'Europe orientale, du Sud de l'Italie, de la Castille au Centre de l'Espagne.

Enfin, dans les pays où les rapports de force n'auront abouti à une hégémonie totale ni de l'une ni de l'autre religion, en France, en Allemagne du Sud-Ouest, au Nord de l'Italie, l'agriculture et l'industrie ne déclinent pas, mais elles seront en retard par rapport à la Hollande et à l'Angleterre.

Cette explication par la religion n'est évidemment pas la seule. Mais il est frappant de constater à quel point elle explique la diversité de l'état de l'Europe à l'entrée du monde moderne. Pour nous, marxistes, donc matérialistes, il est important de retenir l'importance que peuvent aussi avoir les idées, en l'occurrence ici des idées religieuses, pour comprendre l'évolution des événements chez les humains.

Il s'est produit à un moment donné une sorte d'adéquation, un accord, une concordance, entre des idées nouvelles et certaines classes de la population qui les ont reprises et propagées, et en ont fait une force. Mais ce sont bel et bien au départ, ici, des idées qui sont à l'origine des mouvements qui vont agiter toute l'Europe, même si elles sont portées par des couches sociales bien réelles. Voilà pourquoi nous ferons un effort particulier pour entrer un peu dans les têtes et dans la vie de certains des personnages, comme Luther, Calvin, Münzer, et derrière eux, des populations concernées.

Du point de vue de la chronologie, la Réforme que nous allons scruter, se produit pendant ce que les historiens appellent la Renaissance. On en trouve cette définition : *« Rénovation culturelle qui se produisit en Europe au 15<sup>ème</sup> et au 16<sup>ème</sup> siècle, d'une part, dans les domaines littéraire, artistique et scientifique et, d'autre part, dans les domaines économique et social, avec les grandes découvertes et la naissance du capitalisme moderne. »*

Il est vrai que percent les idées scientifiques de Copernic (1473-1543), Kepler (1571-1630) ou Galilée (1564-1642), que paraissent les œuvres littéraires de Montaigne (1533-1592), de Cervantès (1547-1616) ou de Shakespeare (1564-1616). Mais qui en a connaissance ? Certainement pas l'immense paysannerie, et sans doute guère non plus les nombreux princes qui régissent la vie des Etats très émiettés. Seuls les très hauts dignitaires de l'Eglise surveillent de près cette production. Les idées nouvelles ne circulent pas, parce que l'immense majorité de la société n'est pas prête à les écouter.

Toute la société est comme engluée dans la religion, les croyances de toutes sortes, les superstitions, et surtout les peurs de toutes natures : peur de l'Enfer, peur des épidémies, peur du climat et des productions agricoles, etc. Finalement, ce ne sera que de l'intérieur du monde religieux que la contestation pourra trouver une écoute, s'étendre, et au bout du compte, ébranler l'Europe toute entière, bien au-delà du seul domaine religieux.

Mais attention à ne pas raisonner avec notre système de pensée du 21<sup>e</sup> siècle occidental. On serait tentés de penser que la question s'est alors posée de croire ou ne pas croire en Dieu. Non, cela n'est pas à l'ordre du jour, et ne peut pas l'être. Le pas serait trop grand à franchir d'un seul coup. Toutes proportions gardées, ce serait aussi inconcevable que de nous présenter aux prochaines élections en ayant comme programme de mettre en place une société sans Etat au lendemain de ces élections. Ceux qui voient des problèmes dans le fonctionnement de l'Etat vont d'abord vouloir et proposer des réformes.

C'est en tout cas de cette manière qu'a été posée la question de la religion dans l'Europe du 16<sup>ème</sup> siècle : « *Si la religion pose problème, c'est qu'elle est mal appliquée* ». Cette manière de poser le problème date des origines du christianisme. Et le christianisme a connu de nombreuses « réformes », des croyances nouvelles qui ont été ajoutées au cours du temps. Ces ajouts ont été proposés par des gens de l'Eglise. Et il est arrivé très souvent que des croyances aient été aussi condamnées, persécutées, et violemment réprimées.

On a ainsi connu au 13<sup>ème</sup> siècle, la croisade des Albigeois (1209-1229). Cette croisade est proclamée par l'Eglise catholique contre le catharisme, qualifié d'hérésie. Les Cathares, qui se sont développés dans une grande partie du Languedoc, considèrent qu'il y a deux principes supérieurs, Dieu, qui est bon, mais aussi Satan, l'incarnation du mal. Pour atteindre à la perfection de l'esprit, il faut mener une vie s'ascète, dans l'austérité et la discipline, une vie de pauvreté. Les Cathares rejettent tous les sacrements de l'Eglise catholique et n'en connaissent qu'un, le *consolament*, qui apporte le fameux salut que tout le monde recherche, en échange de l'engagement à cette sorte de vie. La croisade va aussi servir au roi de France à placer sous sa tutelle des comtés du Languedoc auparavant sous la couronne d'Aragon, et à accéder à la mer Méditerranée.

C'est donc au sein de la religion et des croyances que tout se passe. Le fait de croire en Dieu, en ce qu'il préconise, ce qu'il demande aux humains, ce qu'il exige d'eux, tout ceci est partagé par tout le monde, et peut se résumer en un mot : c'est la foi.

On peut se poser des questions sur la nature de ce dieu, sur son lien avec les humains, sur les rapports que les hommes doivent avoir avec lui, ce en quoi ils doivent croire

ou pas, etc. Là, nous ne sommes plus dans la foi à proprement parler, nous sommes dans un domaine plus intellectuel, nous entrons dans la théologie. Dans la théologie juive, par exemple, on considère que Dieu est d'une nature qui n'a rien à voir, non seulement avec la nature humaine, mais avec tout ce que les humains peuvent connaître. Le philosophe et théologien juif Maïmonide écrit à la fin du 12<sup>e</sup> siècle : « *Dieu n'est point un corps, (...) il n'y a nulle ressemblance dans aucune chose, entre lui et ses créatures* ».

La foi, elle, se manifeste par le fait de faire ses prières, de pratiquer les rites de la religion. Elle s'appuie essentiellement sur le fait de croire que certains événements ont effectivement eu lieu qui prouvent l'existence du Dieu en lequel on croit. La théologie réfléchit et discute, dans des écrits, des livres, et s'enseigne en université.

Inutile de dire que, tout au long de l'histoire, la foi a seule été laissée aux gens du peuple, au monde paysan, tandis que quelques élites intellectuelles se sont préoccupées ou au moins ont su qu'existe la théologie. Le plus souvent, les théologiens vont considérer qu'ils sont les seuls à posséder une foi authentique. Mais le peuple, lorsqu'il en a l'occasion, et surtout lorsqu'il se met en mouvement, réfléchit par lui-même. Et il est capable de produire, en son sein, des individus capables de voir d'une manière lucide et clairvoyante. Nous le verrons, de véritables programmes communistes avant l'heure vont ainsi éclore.

## DES SIECLES DE RIVALITE ENTRE L'EGLISE ET LES PRINCES D'ETAT

Commençons par revoir rapidement l'évolution de la société européenne avant ce 16<sup>e</sup> siècle de la Réforme. Jusque vers l'an mille, le pouvoir des princes et celui des Eglises étaient confondus dans la pratique. Les deux puissances s'épaulaient, tout en se concurrençant. Toutes deux étaient au service de la classe dominante, celle des propriétaires de terres, les seigneurs. A partir de l'an mille, le monde européen connaît une lente avancée, avec l'apparition des bourgs. Bientôt, au cours du 11<sup>e</sup> et du 12<sup>e</sup> siècle, des villes, toutes couches sociales confondues, vont chercher à s'émanciper de la domination du seigneur local, à qui il faut payer de nombreux impôts.

Ces siècles, on l'a vu, sont traversés de mouvements religieux que l'Eglise qualifie d'hérésies, de doctrines qu'elle juge contraires à la foi catholique et qu'elle condamne et pourchasse par la violence. Dans les villes, l'hérésie a pour ennemi le prêtre, sa richesse, sa position politique dominante. Les habitants des bourgs, les bourgeois, réclament en fait une Eglise à bon marché. Les moines, les prélats, la cour romaine, tout cela coûte cher.

L'hérésie cathare, par exemple, délaisse les églises, se moque des prêtres, refuse les sacrements et avec eux, le versement de la dîme, l'impôt à verser à l'Eglise. La dîme c'est, étymologiquement un dixième, le dixième des produits de la terre et de l'élevage, qu'il faut rendre à l'Eglise. Les chefs des partis hérétiques sont souvent venus de la partie la plus populaire du clergé, partie que l'Eglise délaisse.

A la fin du 11<sup>ème</sup> siècle, l'Eglise était au plus haut de sa puissance et de sa richesse. Le pape Grégoire 7 décida que désormais un pape se situait au-dessus des rois (1077).

Lorsqu'un empereur allemand, Henri 4, refuse de l'admettre, il est excommunié. Et il devra, pieds nus dans la neige, venir demander pardon au pape, devant le château de Canossa.

Au 12<sup>ème</sup> siècle, alors que le clergé représente tout au plus 2 à 3% de la population, l'Eglise détient 25 à 30% de la richesse globale. C'est alors qu'elle se lance dans la construction des cathédrales. Et elle va bientôt lancer, pendant plus d'un siècle, ses croisades contre les Arabes. Cette période faste pour l'Eglise se termine vers 1350. Les rois et les Etats prennent alors le dessus. Le roi de France Philippe le Bel prétend même faire payer un impôt par l'Eglise.

Cette concurrence séculaire entre l'Eglise et les rois, le petit peuple n'en voit rien. Sa condition reste de toute façon misérable. Ce qu'il voit, c'est la Peste noire de 1347 à 1349 sur toute l'Europe occidentale : 25 millions de morts. Il n'y a plus assez de bras pour travailler la terre, ce qui entraîne une crise économique ; la rareté des produits amène leur cherté, ils deviennent inaccessibles aux pauvres.

Le petit peuple, qui voit tout avec les yeux de la religion, voit aussi des problèmes au sein de la religion-même. L'historien reconnu du protestantisme Emile Léonard écrit : « *Que faut-il que je fasse pour être sauvé ?* » De longs siècles durant, l'Eglise avait apporté l'apaisement aux âmes angoissées, et son absolution avait suffi. Mais le drame de l'époque est que, pratiquement, l'Eglise n'existait plus, ou du moins ne jouait plus son rôle, pour un nombre de plus en plus grand de fidèles. Le Grand Schisme (qui opposait le pape de Rome à celui d'Avignon) et les crises postérieures en avaient discrédité la hiérarchie, tandis que les mœurs du petit clergé et des religieux affaiblissaient souvent leur autorité ».

Lorsqu'arrive le 16<sup>ème</sup> siècle, le siècle des réformateurs Luther, Calvin, et bien d'autres, des tonnes d'or et d'argent viennent des Amériques, pillées, exploitées violemment, colonisées, depuis leur découverte inattendue à partir de 1492 (Christophe Colomb). Le commerce, les banquiers même, deviennent des rouages indispensables aux couches les plus hautes. La volonté des villes à vouloir s'émanciper de la domination de l'Eglise se renforce.

Si un pays ressent plus durement le poids financier de l'Eglise, c'est bien l'Allemagne. Engels – le camarade de Karl Marx- l'analyse ainsi : « *En aucun pays, ces impôts d'Eglise n'étaient perçus – grâce à la puissance et au nombre des prêtres – plus consciencieusement et plus strictement qu'en Allemagne. C'était le cas particulièrement pour les annates perçues à l'occasion de la vacance des évêchés. Avec des besoins croissants, on inventa de nouveaux moyens de se procurer de l'argent : commerce des reliques et des indulgences, dons jubilaires, etc. C'est ainsi que des sommes considérables passaient chaque année d'Allemagne à Rome et l'oppression accrue qui en résultait, non seulement augmentait la haine contre les prêtres, mais renforçait encore le sentiment national, particulièrement dans la noblesse, l'ordre le plus national de l'époque* ».

Plongeons-nous maintenant dans l'Europe du 16<sup>e</sup> siècle. Les diverses sociétés qui composent l'Europe commencent à passer d'un mode de vie féodal à l'existence d'une économie de marché. L'immense majorité paysanne vivait jusque-là en autarcie, en produisant l'ensemble de ses besoins, il est vrai très limités. Elle vit sous la coupe du petit seigneur du lieu, sous sa domination absolue, militaire, économique, juridique, sexuelle.

Et commence donc à apparaître, à se développer, la nécessité pour cette paysannerie de récupérer de l'argent, et pour cela de commencer à produire aussi pour l'échange. Pour payer les fermages, (une redevance annuelle au propriétaire de la terre) pour acquérir des outils, pour acheter certaines denrées alimentaires si la récolte est mauvaise, il faut de l'argent. En haut lieu aussi, les seigneurs et les princes ont besoin d'argent, et à plus grande échelle. Le commerce lointain leur apporte des marchandises de luxe depuis l'autre bout du monde, ils en payent le prix. Enfin un commerce local se développe autour d'éléments qui seront, plus tard, à la base de la révolution industrielle, comme le textile, les mines.

Une force considérable mais invisible, presque impossible à déceler à l'échelle humaine, est en train d'apparaître, c'est le marché, l'échange de marchandises entre acheteurs et vendeurs. Et le marché impose de nouvelles lois. Auparavant, l'exploitation du paysan était limitée par l'estomac du seigneur féodal, disait Marx. La monnaie, l'échange, avaient un rôle secondaire. Le seul moyen de s'enrichir, c'était d'acquérir de nouvelles terres, par le mariage ou par des batailles. Maintenant, une autre manière de s'enrichir se fait jour : par l'échange.

Qui dit développement des échanges implique développement de l'argent, qui est le moyen de faire circuler les échanges. Mais les valeurs morales officielles de la société, elles, sont inchangées. D'où une contradiction de plus en plus criante entre ce que vit chacun, en voyant l'argent partout, l'argent qui s'accumule chez certains, y compris au niveau des papes eux-mêmes, et les valeurs chrétiennes qui disent le contraire depuis toujours.

Nous l'avons dit, le 16<sup>ème</sup> siècle européen est « *pénétré à tous les niveaux de croyances superstitieuses, dans les reliques religieuses et les incantations des prêtres, dans les potions magiques et les talismans fournis par des escrocs, dans la possession diabolique et l'exorcisme, dans la capacité des "sorcières" à jeter des sorts mortels et dans le don propre aux souverains de guérir les écrouelles (des lésions de la peau dues à une inflammation des ganglions d'origine tuberculeuse)* » (C. Harman).

Tout est religieux et c'est une conception très lourde de Dieu qui prédomine, dans toutes les couches sociales. Dieu surveille chacun de nos actes en permanence. Lui seul sera juge de notre avenir, arrivée la mort : soit l'enfer, soit le paradis. L'enfer qui vous attend n'est pas une idée abstraite, c'est une réalité dont on a des images très concrètes sur les frontons des églises. L'homme étant lui-même naturellement un pécheur, il est extrêmement difficile pour ne pas dire presque impossible d'être serein sur son propre avenir.

Les élites, aussi bien du clergé que les princes qui dirigent des Etats encore émiettés, cherchent en permanence les moyens de s'assurer ce qu'on appelle le salut, l'assurance de ne pas finir en enfer. Méfions-nous des mots : à cette époque, un Etat est le fruit de conquêtes militaires ou de mariages princiers. Les gens n'y parlent pas forcément la même langue. Son souverain peut posséder d'autres terres, dans une autre région de l'Europe. L'Empereur du Saint Empire romain germanique dirige par exemple la Bohême, et revendique des territoires italiens. Sur un même territoire, on trouve des principautés, des duchés, des villes franches avec leurs propres dirigeants, leurs propres tribunaux, leurs propres lois, leurs propres systèmes de récupération des impôts, et même leurs propres gens d'armes.

C'est ce monde morcelé qui se met à bouger, au 16<sup>ème</sup> siècle. Les villes prennent de l'importance, cherchent à devenir autonomes, rechignent à payer l'impôt dû à l'Eglise. Les Etats, en réalité limités à la perception d'un impôt, cherchent à imposer un peu plus leur ordre. Les rois aspirent eux aussi à un pouvoir plus étendu, et voient celui de l'Eglise comme un carcan dont ils aimeraient qu'il soit moins lourd, tout en souhaitant mieux contrôler et soumettre les grands seigneurs féodaux, qui émiettent leurs royaumes.

Les princes qui voient la montée en puissance des villes, cherchent à s'appuyer sur elles, pour peser contre le vieux pouvoir des seigneurs féodaux. La terre reste toujours, et pour un moment encore, la richesse principale, mais une petite partie des classes aisées s'enrichit maintenant par le commerce, par les productions locales. C'est donc une forme d'économie nouvelle qui commence à se développer au sein des vieilles structures et des mentalités encore féodales.

C'est une partie des idées qui animent et en lesquelles croient les hommes qui va basculer et changer avec la Réforme, changements contre lesquels l'Eglise catholique en place va réagir très durement avec la Contre-Réforme. Le combat va être acharné. *« Les querelles autour de ces questions, nous dit Harman, plongèrent l'Europe dans une succession de guerres et de troubles civils pendant cent vingt-cinq ans : la guerre de la ligue de Smalkalde en Allemagne, les "guerres de religion" en France, la longue guerre d'indépendance menée par les Hollandais contre les Espagnols, la guerre de Trente ans, qui dévasta l'Allemagne, et la guerre civile anglaise (...). L'économie et la société féodales étaient en train de donner naissance à quelque chose de neuf, dont le plaidoyer protestant était l'une des premières expressions ».*

Nous allons donc traverser une période troublée de l'histoire européenne, une période qui sera, heureusement, suivie d'une autre bien plus apaisée, à partir des années 1650. *« Les guerres de religion, les soulèvements paysans, les guerres civiles et les révolutions semblaient alors appartenir au passé »* (Harman). Mais cette nouvelle Europe va se développer sur la base des rapports de force, des craintes aussi et des choix d'attitudes des forces sociales, des hommes, des femmes, pris dans la tourmente qui va opposer Réforme et Contre-Réforme.

C'est dans l'actuelle Allemagne qu'une discussion religieuse va apparaître et va finir par aboutir à une séparation avec le dogme catholique. Ce qui va se passer en Allemagne et dans une certaine mesure « réussir » sous la forme du protestantisme dans une partie de l'Europe, avait été annoncé en Tchécoslovaquie et en Hongrie, un siècle plus tôt. En 1411, en effet, un antipape, – un pape jugé irrégulièrement élu, et non reconnu par le pape en place -, Jean 23 lance une croisade contre le roi de Naples qui protège le pape de Rome. Pour financer cette guerre sainte, il vend des indulgences : vous achetez une indulgence, en échange de quoi, cela efface une partie de vos péchés, et cela vous rapproche du paradis, et vous éloigne de l'enfer.

Jean Hus (1372-1415), théologien de Bohême, est outré et proteste contre ce qu'il appelle un « trafic ». Le 24 juin 1412, ses paroles provoquent une émeute populaire. Un cortège d'étudiants cloue au pilori la bulle du pape (document portant le sceau, la marque, du pape) et la brûle. Trois d'entre eux sont exécutés à la hache. En 1415, Jean Hus est jugé comme hérétique, remis au pouvoir civil, qui le condamne à être brûlé vif.

Après quoi, il est décidé que les Tchèques « rebelles » doivent subir le même sort que les Albigeois : l'extermination. La noblesse et le peuple tchèque se rebellent, s'arment, contre la croisade lancée contre les hussites. Ils tiennent tête 25 ans. Ils obtiendront quelques concessions : la possibilité d'utiliser la langue tchèque, et de pratiquer la communion sous les deux espèces, c'est-à-dire avec l'autorisation de boire le vin au calice, privilège jusque-là réservé aux seuls membres du clergé.

Un siècle plus tard donc, c'est en Allemagne et c'est Martin Luther qui est l'initiateur du débat qui finira par mener au protestantisme. La légende veut que Luther soit d'un milieu pauvre. Mais son grand père était un paysan indépendant qui a réussi à grimper dans la classe moyenne en se mariant. Son père, au départ un simple mineur, devient maître fondeur. Luther, lui, est né en 1483 à Eisleben, en Saxe, une région à l'écart des changements économiques de l'Allemagne du Sud et de la région rhénane. Il entre à l'université d'Erfurt en 1501. Il y fait du droit, conformément au vœu de son père.

Mais un jour d'orage de 1505, notre jeune homme de 22 ans a la peur de sa vie lorsque, brutalement, un chêne est foudroyé à ses côtés. Terrorisé, il prend sainte Anne à témoin et émet le vœu de se faire moine s'il en réchappe. Il en réchappe, bien sûr, et il entre donc au couvent, trahissant la volonté paternelle. Il est ordonné prêtre en 1507, et célèbre sa première messe.

Seulement, voilà. Martin Luther semble quelqu'un de très sincère, ou de sensible. Et il ressent que quelque chose ne colle pas dans le monde où il est entré et qu'il voit de l'intérieur. Luther va même appeler les manières qu'il constate de « *saintetés des monastères* ». Et il dira bientôt que cette piété consiste à « *aller au ciel avec le diable* ».

Lorsqu'il se met à lire sa première messe, lorsqu'il prononce les paroles qui s'adressent à Dieu, il ne se contente pas de réciter comme le font sans doute bien d'autres. Il

ressent un décalage, comme si lui-même participait à quelque chose de faussé ou d'abîmé. En tout cas, voici ce qu'il dira de ce moment-là : *« Quand j'ai lu pour la première fois dans le canon de la messe les mots "Toi, cher père, nous te prions humblement et nous t'implorons"... (...) j'ai été totalement pétrifié et terrifié par ces mots. J'ai pensé en effet : comment puis-je parler à une majesté de cette envergure, alors que chacun est saisi de frayeur en présence d'un prince ou d'un roi auquel il doit parler ? »*

En 1510, dans le cadre de sa participation à l'ordre des Augustins auquel il appartient, Luther a l'occasion d'aller à Rome. Il ne semble pas avoir été choqué par le luxe monstrueux des palais. Il écrira : *« A Rome où j'étais un saint tout aussi insensé, j'ai rêvassé et j'ai cru tous ces mensonges abjects »*.

Pour tenter de comprendre ce que peut ressentir Luther, il nous faut bien nous mettre un peu dans le contexte mental du moment. Tout le monde est croyant. Et pour ce qui est des chrétiens, leur Dieu fait très peur. L'homme vit dans le péché, il est dans le péché naturellement. C'est dans sa nature, lui répète l'Eglise. Il doit donc chercher le salut, le moyen d'être sauvé de cet état naturel, au risque de vivre éternellement dans la damnation.

Longtemps, on le voit, Luther se pose des questions. Comment savoir si le chrétien qu'il est se conforme aux intentions divines et accomplit les bonnes actions et si Dieu les acceptera pour telles ? Depuis son entrée au couvent, il ne fait en réalité que poursuivre un combat pour obtenir son salut. Il doute donc. Or le simple fait de douter de la valeur de sa croyance face à un Dieu aussi important, c'est déjà une faute gigantesque, absolue.

*« Quand j'étais moine, écrit-il, j'ai crucifié Christ quotidiennement et je l'ai blasphémé par la fausse confiance qui ne cessait alors de m'habiter. Au dehors, sans doute, je n'étais pas comme d'autres hommes : ravisseurs, injustes, adultères, mais je gardais la chasteté, l'obéissance et la pauvreté ; en outre, affranchi des soucis de la vie présente, j'étais entièrement adonné aux jeûnes, aux veilles, aux prières, à réciter les messes, etc. (...) Cette justice qui était la mienne n'était autre qu'impureté et qu'un règne plein de délices pour le diable. Car ce sont de tels saints qu'aime Satan (...) alors que règne en eux la plus grande impiété, l'aveuglement, le doute, le mépris de Dieu (...) et qu'ils abusent de tous les biens de Dieu. »*

On a du mal à imaginer jusqu'où peut aller le climat de pensée à cette époque. Le diable est présent partout, dans le moindre fait de la vie quotidienne. Luther raconte : *« Comme je commençais à lire le psautier, après avoir chanté matines, que j'étais assis, que j'étudiais et que j'écrivais pour ma leçon, le Diable vint et fit trois fois du bruit derrière mon poêle, comme si l'on eût traîné un boisseau » (...) « Quand je vais me coucher, écrit-il, le diable m'attend toujours. S'il commence à me tourmenter, je lui réponds : "Diable, je dois maintenant dormir. Car Dieu nous ordonne de travailler le jour et de dormir la nuit. Va-t'en donc." S'il ne donne pas de répit et me présente mes péchés, je lui dis : "Cher diable, j'ai entendu le catalogue. Mais j'ai encore commis plus de péchés. Tu les oublies ; inscris-les aussi !" S'il continue à m'accuser, je lui dis avec mépris : "Saint Satan prie pour moi ! Tu n'as jamais mal agi et tu es seul saint, va auprès de Dieu et cherche à obtenir grâce pour toi-même (...)" »*

Cette vision de la vie est si lourde qu'il a fallu qu'émerge l'idée que l'on puisse au moins réparer en partie le lot des fautes que l'on a pu commettre. Depuis des siècles, on pensait que les âmes des gens qui ont pêché devaient se purifier par la souffrance. Il faut supporter une peine, en proportion du péché que l'on a commis. Ainsi, on lit, en l'église Saint-Jean-de-Latran à Rome, que ceux qui diront telle oraison (une prière qui peut être mentale ou parlée) une fois par jour, avec Pater Noster et Ave Maria, auront gagné pour « 800 000 ans de vrai pardon pour les péchés mortels et pour le temps perdu ».

Avec le temps, a fini par naître l'idée qu'il existait même un lieu dédié à ce travail où l'on purge sa peine : ce lieu, c'est le purgatoire. Les âmes des personnes décédées accomplissent donc un séjour provisoire dans le purgatoire, qui est une sorte d'intermédiaire entre le ciel – bienheureux – et l'enfer – satanique. Le temps du purgatoire est calculé de manière maniaque et se compte en jours ou même en années.

L'idée vient ensuite de pouvoir abréger cette période de souffrances. Pour souffrir, on peut donc jeûner, s'exposer au froid, se contraindre à des privations, observer très strictement la règle religieuse. Et puisque certaines des personnes auxquelles l'on tient sont déjà décédées, et sont peut-être au moment où l'on y réfléchit en train de souffrir au purgatoire, on imagine, généreusement, que chacun peut aussi agir à l'intention de ces personnes. Cette mesure est imposée par le pape, et sera admise à la fin du Moyen Âge.

Mais cette idée pose problème à Luther. « A Rome, expliquera-t-il en 1545, je voulus libérer mon grand-père du purgatoire, je montai l'escalier de Pilate, je priaï à chaque marche un Notre père. Quand je suis arrivé en haut, j'ai pensé : qui sait si c'est vrai ? Une telle prière ne vaut rien ».

Les raisons de craindre pour son salut sont innombrables pour Luther. « Moi, quand j'étais moine, écrira-t-il plus tard, je pensais que c'en était fait de mon salut sitôt qu'il m'arrivait de sentir la concupiscence de la chair, c'est-à-dire une impulsion mauvaise, un désir (libido), un mouvement de colère, de haine ou d'envie contre un de mes frères... La concupiscence revenait perpétuellement. Je ne savais trouver de repos. J'étais constamment crucifié par des pensées comme celles-ci : "Voilà que tu es encore travaillé par l'envie, l'impatience". »

Si on en croit son propre récit, c'est en 1513 que Luther a enfin trouvé la solution au problème qu'il cherche à résoudre. « Enfin Dieu me prit en pitié. Pendant que je méditais jour et nuit et que j'examinais l'enchaînement de ces mots : "la justice de Dieu est révélée dans l'Évangile, comme il est écrit : le juste vivra par la foi", je commençais à comprendre que la justice de Dieu signifie la justice que Dieu donne. »

Luther avance à tout petits pas. De retour à Erfurt, il prépare son doctorat en théologie. Sa première véritable avancée, certains historiens la datent de 1515. Mais c'est en lui-même que s'opère le changement. Il écrit un *Commentaire de l'épître aux Romains* où il trouve une idée qui lui servira de base : celle que l'homme est à la fois « juste et pécheur ». Cela signifie déjà que l'homme n'est plus simplement pécheur. L'homme n'est pas juste puis pécheur. Non, il est les deux à la fois, dans le même moment.

En fait, Luther n'invente pas grand-chose et n'a aucun problème avec ce texte. Car il reprend une idée de saint Paul, qui a écrit au premier siècle : « *Je suis tout ensemble pécheur et juste, car je fais le mal et je hais le mal que je fais* ». Mais cette idée va servir de base à Luther pour en construire d'autres.

Luther n'innove pas non plus en ce qui concerne les Juifs. Ils sont cités des dizaines de fois dans son *Commentaire de l'épître aux Romains*. Luther les accuse d'obéir à la Loi (de Dieu) en restant fixés à son texte, au lieu de chercher à le comprendre profondément et à le faire vivre. L'idée du monde chrétien est alors celle-ci : le jour où Jésus reviendra, les Juifs seront appelés à reconnaître leurs torts, et ils se convertiront. Leur entrée dans le bercail chrétien marquera la fin des temps.

La chrétienté fait donc une pirouette intellectuelle qui inverse l'ordre de l'histoire : elle fait du monde chrétien un berceau (le bercail) où les Juifs égarés finiront par revenir, alors que les Juifs sont en réalité le berceau historique où est né la religion chrétienne. Cette pirouette, Luther la conserve pour l'essentiel.

Olivier Christin, auteur d'un petit ouvrage sur les Réformes, souligne ce qui est important ici, à ce stade de la pensée de Luther : « *L'homme, irrémédiablement corrompu par le péché, est incapable de vouloir par lui-même faire le bien : en accomplissant des bonnes œuvres, que lui dicte son intérêt ou son orgueil, il se berce d'une fausse sécurité qui l'éloigne d'autant plus de son salut qu'il croit y concourir. Dieu pardonne gratuitement au pécheur, en le revêtant de sa justice grâce à la médiation du Christ rédempteur. (...) C'est la foi seule qui sauve, car elle permet au chrétien de recevoir la parole de Dieu et de s'y soumettre, malgré ses péchés* ». (Les Réformes, Luther, Calvin et les protestants).

Emile Léonard, dans son *Histoire générale du protestantisme*, explique qu'il n'y a là non plus rien de nouveau dans le texte sur lequel s'appuie Luther. Ce qui en fait une nouveauté révolutionnaire, et qui va enflammer l'Europe, c'est que Luther prend ce texte sous sa forme la plus absolue. « *Le salut par la foi, cela voulait dire dans le système catholique et chez les humanistes que les œuvres ne sauvent pas par elles-mêmes, mécaniquement, comme des prêcheurs d'indulgences pouvaient le faire croire à des fidèles peu cultivés et spirituellement peu exigeants. Pour Luther, la question dépasse de beaucoup la valeur justificatrice des œuvres religieuses. Les œuvres, c'est toute la vie humaine, toute participation de l'homme.* »

Luther a donc trouvé ce qui devient pour lui une solution au problème de l'impossibilité de racheter ces péchés de manière certaine et assurée. La solution est de considérer Dieu comme ne faisant pas de calculs. Dieu a une clémence infinie, il pardonne sans se soucier des échecs répétés des fidèles. A partir de là, Luther va imaginer que Dieu ne fait pas de distinction entre tous les chrétiens, il ne distingue pas entre le clergé, l'appareil de l'Eglise et le reste des croyants, les laïcs. De là, va germer l'idée que la religion chrétienne n'a pas besoin de l'appareil et de cette hiérarchie que s'est donnée l'église catholique, qui va du curé jusqu'au pape en passant par les évêques, les archevêques, les cardinaux,

Le tourment de Luther avec lui-même se calme, explique Bernard Cottret, depuis qu'il « *comprend que Dieu ne lui demande rien, puisque lui, Luther, n'a de toutes façons rien à*

*offrir, mais qu'il lui accorde tout. » « Je commençai à comprendre, nous dit Luther, que la justice de Dieu est celle par laquelle le juste vit du don de Dieu, à savoir de la foi, et que la signification était celle-ci : par l'Évangile est révélée la justice de Dieu, à savoir la justice passive, par laquelle le Dieu miséricordieux nous justifie par la foi, selon qu'il est écrit : le juste vit de la foi. Alors, je me sentis un homme né de nouveau et entré, les portes grandes ouvertes, dans le paradis même ».*

Mais là encore, il nous faut faire attention à ne pas mal interpréter ce qui se passe au fond des cerveaux. Luther, et ses contemporains pas plus que lui, ne sont en train de se mettre à croire qu'après tout, chacun de nos actes, chacune de nos pensées, n'a pas d'importance, et que Dieu, dans sa générosité, sa miséricorde, nous sauvera tous au paradis. L'idée de péché est toujours présente, et sans doute même, omni-présente. Luther le dit : *« Nous péchons toujours, alors même que nous faisons le bien »*. C'est donc une idée terrifiante qui écrase l'humain qui se trouve au cœur de cette religion. Le protestantisme ne l'éradique pas, il l'adoucit un peu.

Emile Léonard l'exprime ainsi : *« Si le sentiment du péché écrasant est l'une des conditions du salut et si, renonçant à rien faire, l'homme doit s'en remettre à Dieu, c'est que Dieu, par amour, a déjà tout fait pour son salut en acceptant que le Christ paye sur la Croix les péchés de la race humaine. C'est la certitude que traduit un cantique cher aux protestants de langue française :*

*Tel que je suis, dans ma souillure,  
Ne cherchant nul remède en moi,  
Ton sang lave mon âme impure.  
Jésus, je viens à Toi. »*

Emile Léonard insiste là-dessus. *« Le péché ayant perdu de sa puissance »,* chacun ne doit pas pour autant se mettre à croire qu'il n'a plus le *« sentiment de sa perversion totale »*. *« Nullement, car si le salut supprime les conséquences du péché pour l'avenir céleste, il ne le supprime pas dans l'âme du croyant pour sa vie terrestre »*. C'est clair : Chrétien, protestant comme catholique, ta vie sur terre n'est que *« souillure »* et *« perversion totale »*. *« Il faut qu'ils (les croyants) se sentent toujours pécheurs et par là-même dépendent constamment de la grâce divine »* (Léonard).

Les choses deviennent ensuite un peu plus faciles à comprendre pour nous. Lorsque Luther nous dit que la justice de Dieu est révélée par l'Évangile, cela veut dire que le reste, les sacrements, les pratiques de l'Église ne sont pas l'essentiel, ce n'est pas elles qui donnent le véritable lien avec Dieu. C'est la parole de Dieu, l'Évangile, qui révèle la justice de Dieu. Et selon Bernard Cottret, vous avez là une clé qui vous permet de distinguer entre le vieux catholicisme et ce qui va bientôt être le protestantisme : *« Cette antériorité de la Bible et de sa lecture sur toute autre pratique religieuse constitue toujours, avec la justification par la foi, le texte doctrinal du protestantisme »*.

Luther consolide son idée selon laquelle la foi, ce n'est pas une accumulation de bonnes œuvres, en échange desquelles l'on aurait une bonne issue le jour du jugement. Dieu

nous juge, Dieu nous condamne, certes, Dieu est miséricordieux, c'est-à-dire qu'il pardonne, certes ; mais selon Luther, Dieu pardonne tout, il libère entièrement.

Grâce à cette manière de voir, le protestantisme va comme inverser le lien qu'il y a entre l'homme et Dieu : alors que le catholicisme considère que c'est à l'homme de mériter, par ce qu'il fait, d'être sous la protection de Dieu, le protestantisme va considérer que c'est Dieu qui, librement, justifie l'homme. Dit autrement, ce n'est pas à l'homme, par son souci de respecter la loi religieuse, de gagner l'amour de Dieu ; Dieu agit de toute manière librement, point final.

Voilà donc ce que trouve Luther à la lecture des textes, et c'est pourquoi le protestantisme va tenir à l'importance d'un retour aux textes. Mais ce n'est pas parce qu'il a une vision nouvelle que Luther se pose en réformateur. Pour l'heure, et pour un moment encore, ce qui importe à Luther, c'est lui-même. « *Ce qui importe à Luther, de 1505 à 1515, ce n'est pas la réforme de l'Eglise. C'est Luther, l'âme de Luther, le salut de Luther. Cela seul* » (Lucien Febvre, Wikipedia).

Il faudra encore plusieurs années avant que les textes de Luther ne soient plus de simples critiques, mais des recommandations tout à fait nouvelles. En 1520, il met par écrit une série de mesures qu'il juge indispensables dans un appel « *A la noblesse chrétienne de la nation allemande sur l'amélioration de l'état de la chrétienté* ». Ce texte s'adresse à une caste de gentilshommes, groupés autour de Sickingen et d'Hutten, qui le presse de se mettre à leur tête. L'essentiel de ce manifeste est une remise en cause de l'Eglise elle-même, de son existence séparée en tant qu'intermédiaire indispensable entre le croyant et Dieu : « *On a inventé que le pape, les évêques, les prêtres, les gens des monastères seraient appelés état ecclésiastique, les princes, les seigneurs, les artisans et les paysans l'état laïque, ce qui est certes une fine subtilité et une belle hypocrisie* ». Et Luther de proclamer : « *Personne ne doit se laisser intimider par cette distinction, pour cette bonne raison que tous les chrétiens appartiennent vraiment à l'état ecclésiastique* ».

Comme on l'a déjà vu chaque fois, c'est en s'appuyant sur d'anciens textes que Luther présente une idée en fait nouvelle. En lisant la première épître de Pierre, qui écrit « *Vous êtes une race élue, un sacerdoce royal* », Luther dit voir une conception qui ne distingue pas entre clercs et laïcs, entre les employés de l'Eglise et les autres. Il en conclut que tout chrétien peut être prêtre. Mais attention à ne pas lire ces mots avec un sens égalitaire moderne. Pour Luther, il s'agit juste de trouver « *les plus nobles* » d'entre nous, comme le dit l'auteur Cottret, pour corriger les défauts de l'Eglise, ce que l'institution s'est refusée à faire. Cet appel « *à la noblesse chrétienne* » est imprimé à 4000 exemplaires, et immédiatement ré imprimé.

Luther conteste également les ordres mendiants, le célibat ecclésiastique obligatoire. « *On trouve maint bon prêtre auquel on ne saurait adresser aucun reproche si ce n'est que "sa chair est faible" et qu'il a failli avec une femme, alors que tous deux, au fond de leur cœur, seraient tout disposés à demeurer toujours l'un auprès de l'autre et à garder la véritable fidélité conjugale* ».

En 1521, dans son *Jugement sur les vœux monastiques*, Luther dénonce impitoyablement la « débauche », l'« impudicité », l'« adultère », les « désirs solitaires », que ce soit chez les hommes, les moines, ou chez les femmes, les moniales. Au sujet du mariage, il affirme qu'il n'a rien de sacré et que l'Eglise n'en a que faire ; il « *ne diffère en rien de toute autre occupation temporelle* ». Mais à un autre moment, il dira que « *le mariage est ordre et une institution de Dieu* ».

Luther demande enfin de réduire le nombre des sacrements, qu'il fait passer de sept à deux seulement. Les sacrements, ce sont des signes, ou des gestes, qui permettent pour le catholique de prendre conscience de Dieu, de croire qu'il nous aime. Ce sont le Baptême, qui est une seconde naissance dans le monde des Chrétiens ; la Confirmation, qui rend acteur dans l'Eglise ; l'Eucharistie (appelée communément communion) où l'on se nourrit du corps et du sang du Christ ; la Réconciliation où l'on demande pardon à Dieu, l'Onction des malades pour son soutien ; le Mariage, où un homme et une femme s'engagent devant Dieu pour toute leur vie ; enfin, l'Ordre où l'on s'engage au service de l'Eglise.

Luther ne garde que le Baptême et l'Eucharistie. Mais il conteste la conception catholique de l'Eucharistie, qui considère que la substance du pain et la substance du vin que prend le croyant se transforment en corps et en sang du Christ, bien que conservant leurs aspects visuels : c'est la transsubstantiation, le changement de substance. Luther avance une autre conception : après la cérémonie de la consécration, certes le corps et le sang du Christ sont présents dans le pain et le vin, mais le pain et le vin restent du pain et du vin.

#### L'ETINCELLE DES INDULGENCES (1515)

---

Nous avons vu comment, partant du péché, l'on en était arrivé au purgatoire. Mais l'histoire du péché ne s'arrête pas là. A son tour, l'invention du purgatoire va ouvrir la voie à une pratique nouvelle, les « indulgences ». Lorsqu'un péché a été commis, le pécheur encourt une peine de tant de jours, de mois ou d'années de purgatoire. Vient donc à l'idée dans les hauts lieux de l'Eglise qu'il soit possible, pour ceux qui en ont les moyens, et donc d'abord pour eux-mêmes, de racheter, moyennant argent, une sorte de remise de peine. Voilà ce qu'est une « indulgence ». C'est un peu la mafia qui paye sa sortie de prison avec une partie de l'argent volé. Avant, pourquoi pas, de voler à nouveau.

Bernard Cottret, dans son *Histoire de la Réforme protestante*, nous invite à être un peu prudents avant de bondir d'une « *indignation vertueuse* », et de toujours nous remettre dans le contexte de l'époque. Aujourd'hui, on n'a de cesse de chercher à repérer chaque discrimination et de la dénoncer. Mais à l'époque de Luther, l'existence des riches et des pauvres est un fait que l'on ne conteste pas. C'est même toute l'idéologie qu'entretient l'Eglise catholique qui maintient cette inégalité sociale comme une évidence voulue par Dieu sur Terre.

Si la dénonciation des indulgences va, cette fois, trouver des échos, et elle en trouve en particulier parmi les plus pauvres, c'est que la réalité est devenue trop crue, trop scandaleuse, et depuis trop longtemps. C'est peut-être ainsi que l'idée moderne de

discrimination commence à naître, entre riches pouvant se payer les indulgences, et pauvres condamnés à souffrir sans autre porte de sortie.

L'idée de l'indulgence provient du droit romain. Et la pratique par l'Eglise a commencé à exister à la fin du 3<sup>e</sup> siècle, au moment où le christianisme sort d'une période où il était persécuté par l'Empire romain. L'indulgence est alors inventée pour permettre de réintégrer la chrétienté, à ceux des chrétiens qui s'étaient apostasiés du fait de la répression, et avaient publiquement abandonné la religion.

Mais au 16<sup>e</sup> siècle, le système des indulgences est devenu extrêmement sophistiqué. Au départ remises de peine, pour lesquelles on demande de réaliser des actes qui évoquent la vie entière du Christ, elles atteignent une surenchère et une inflation incroyables : « *tel sanctuaire, par exemple, moyennant une confession, des dons et des prières, permet d'acquérir 7 ans et 7 quarantaines, tel autre 40 fois 40 ans. Un guide de pèlerin en terre sainte nous apprend qu'une visite systématique à l'ensemble des lieux saints rapporte, si l'on peut dire, 43 fois 7 ans et 7 quarantaines (301 ans et 301 quarantaines) ...* »

Que gagne donc le fidèle qui va payer ? cela peut être la rémission des péchés, ce qui veut dire qu'ils sont pardonnés et que les peines normalement encourues sont annulées ; ou encore l'annulation des peines que l'on a déjà accumulées avec sa vie de pécheur et que l'on encourt au purgatoire. Il peut y avoir aussi le droit de choisir son confesseur.

Ce qui choque les croyants, c'est moins que cela se règle par l'argent que le fait qu'il n'est pas demandé de se repentir, ni de confesser ses fautes. Il suffit que l'on entende l'argent tinter dans le tronc. Et, comme le dit Cottret, « *L'Eglise traitait les grâces acquises par le Christ, la Vierge et les saints avec les méthodes financières d'une banque de dépôts. L'on pouvait virer sur le compte d'un parent décédé les mérites que l'on avait gagnés par ses dons, prières ou ses œuvres* ».

L'indulgence de trop paraît le 31 mai 1515 : le pape Léon 10 promulgue une indulgence qui sera donnée à tous ceux qui avanceront de l'argent pour contribuer à la construction de la fastueuse basilique Saint-Pierre de Rome. L'archevêque de Mayence, Albert von Hohenzollern, chancelier de l'Empire, avance l'argent, qu'il emprunte tout simplement à de gros banquiers, les Fugger. Il compte bien se rembourser ensuite avec les dons des fidèles, qui bénéficieront ainsi de l'indulgence du pape. Et il pourra en plus conserver la moitié de l'argent recueilli. Tout ceci ressemble un peu à une émission d'actions capitalistes, à ceci près que ces actions ne rapportent rien sur Terre mais tout dans l'au-delà.

La réponse de Luther, ce sont les fameuses thèses qu'il appose de manière rageuse sur la porte de l'église de Wittenberg. Mais cela, c'est la légende. On sait en fait qu'il adresse ses thèses à l'archevêque de Mayence, d'une manière tout à fait conventionnelle et respectueuse. Ce qui n'est pas impossible, c'est qu'il a peut-être communiqué aussi son texte à des élèves ou à des collègues professeurs de l'université, et que l'un d'eux aura été en afficher un exemplaire.

Ce qui est sûr, et qui va jouer un rôle déterminant, c'est que ces thèses vont se mettre à circuler toutes seules. Et cela ne plaît pas à Luther. Mais voilà, elles correspondent

à un problème de fond au sein de l'Église chrétienne d'Occident. Imprimées et colportées à l'insu de Luther, elles vont connaître un succès incroyable. C'est que les critiques qu'elles contiennent ont un côté de bon sens pour le croyant. Rome use d'une manière trop grossière de la crédulité populaire pour soutirer une sorte d'impôt sur la croyance.

Selon Emile Leonard, Luther va voir se former trois groupes de sympathisants autour de lui. Le premier groupe est constitué par des professeurs comme lui, ses collègues de Wittenberg, ses étudiants aussi. Se montre ensuite proche de ses idées, pour l'instant et avant qu'elles ne provoquent les réactions de l'Église catholique, un courant humaniste, animé en particulier par le philosophe Erasme. Et puis, assez rapidement, se forme un groupe de gens qui se disent ses amis, qui sont en fait attirés par une forme de sentiment national allemand : l'allemand Luther nous défend, il montre notre spécificité, il tient tête à Rome qui les méprise. *« C'était toute une Allemagne de théologiens, de savants, mais aussi de bourgeois et de petites gens »* (Léonard). Mais encore une fois, ce n'est pas Luther qui se présente comme chef à eux, c'est eux qui le voient comme tel, et aspirent à en faire leur chef. *« Ce sera un des drames de sa vie, écrit Emile Léonard, le prophète chargé d'un message universel sera poussé par ses adhérents, par les événements, par sa nature même, à devenir le représentant d'un nationalisme ».*

On a beaucoup dit que l'imprimerie a joué un rôle considérable dans la diffusion des idées de Luther. C'est vrai, si l'on regarde les chiffres, qui sont impressionnants. On estime que de 1517 à 1520, plus de 300 000 exemplaires des textes de Luther ont été vendus. A l'époque, la population sachant lire et écrire ne dépasse pas les 400 000 personnes. De 1518 à 1524, le nombre de maisons d'éditions passe de 150 à 990 en Allemagne. Luther représente à lui seul le tiers de ce qui est imprimé, et il est l'auteur le plus lu jusque vers 1550.

Mais au-delà de ces chiffres, on peut penser que l'imprimerie n'est qu'un support, le support de l'époque. On ne peut pas ré écrire l'histoire, mais on peut penser que le succès de Luther tient à tout autre chose, et qu'il aurait pu être aussi fulgurant sans cette technologie. Imprimerie, téléphone, internet ou simplement voie humaine, ce ne sont que des supports à des idées. Et lorsqu'une idée correspond à un besoin profond, elle circule et circulera quels que soient les supports du moment. *« La véritable raison de la diffusion rapide de ses enseignements dans le Sud de l'Allemagne durant les années 1520, nous dit Harman, (c') est le retentissement qu'elles connurent au sein des classes sociales mécontentes. On peut, dans l'ensemble, dire la même chose de la façon dont les doctrines de Calvin se propagèrent en France un quart de siècle plus tard (...) Une masse de petits négociants et d'artisans – et parfois des prêtres, des religieuses et des moines venant de ces familles – étaient las de payer pour une hiérarchie ecclésiastique qui, trop souvent, ne fournissait même pas la consolation spirituelle promise. Leur agitation porta, ville après ville, la Réforme à la victoire ».*

Contrairement à ce que l'on pourrait penser rétrospectivement, Luther ne se voyait toujours pas à ce moment-là en train de fonder une nouvelle religion. Comme on va le voir, c'est plutôt l'attitude totalement intransigeante de l'Eglise qui va y amener. Et c'est seulement des années plus tard que l'on pourra dire que le geste de Luther était révolutionnaire.

A ce moment, le 31 octobre 1517, Luther agit dans la tradition chrétienne, il écrit ce qu'on appelle alors une *disputatio*, c'est-à-dire un examen d'une thèse controversée. Il considère simplement que c'est son devoir de prédicateur, de quelqu'un qui enseigne la parole de Dieu, de rappeler les principes évangéliques, quitte à remettre en cause certains usages.

En général, la thèse peut être discutée puis acceptée, ou bien elle est rejetée et l'auteur la renie. Il s'agit d'une discussion entre gens du même monde, pas une revendication, encore moins une contestation. « *La discussion d'articles théologiques ou philosophiques était chose courante dans le cursus universitaire* » au Moyen Âge, nous dit Cottret. Même le fait de placarder un tel texte était d'un usage courant. D'ailleurs, Luther n'est pas le premier à le faire au sujet des indulgences. Six mois avant lui, Carlstadt avait affiché 152 thèses qui allaient dans le même sens. Et un siècle avant lui, Gottschalk Hollen avait dit « *la repentance vaut mieux que l'indulgence* ».

Mais cette fois, la controverse ne va pas rester dans le petit cénacle des intellectuels de l'époque. Elle va très vite toucher les plus pauvres. L'une des 95 thèses de 1517 affirme par exemple : « *Il faut enseigner au chrétien que celui qui, voyant un prochain dans le besoin, le néglige pour acheter des indulgences, ne s'achète pas l'indulgence du pape, mais l'indignation de Dieu* ».

Dès le début 1518, l'Eglise envoie Tetzl combattre les thèses de Luther, devant ses frères dominicains. Luther contre-attaque dans son *Sermon sur la grâce et l'indulgence*, en mars. Et là, il fait un nouveau pas. Il va au-delà de la seule critique des indulgences, pour remettre en cause de manière plus générale toute la pratique des œuvres, c'est-à-dire le fait de juger des actions humaines selon le regard de la religion. La grâce de Dieu, c'est-à-dire sa bonté, et les faveurs qu'il nous procure par sa bonté, ce n'est pas une marchandise, explique-t-il. Une marchandise se paye, mais Dieu, lui, donne sa grâce *gratuitement*, il ne va pas tenir les comptes des mérites.

La critique de Luther prend donc un contenu contestataire. S'en est-il aperçu, ou pense-t-il encore être en train de défendre le point de vue selon lequel Dieu est insondable pour nous, simples humains, et qu'il est donc ridicule de lui prêter telle ou telle manière d'agir ?

Toujours est-il que ses idées commencent à connaître une diffusion plus large. L'université de Wittenberg, où ses collègues acceptaient ses opinions, commence à devenir un bastion de la doctrine qui va aussi prendre le nom de « évangélique » (basée sur l'importance de la lecture de l'Évangile). Luther gagne aussi la sympathie du châtelain de l'électeur d'empire Frédéric le Sage. Il devient ami de Melancthon, un spécialiste des

études grecques qui, quelques années plus tard, en 1521, va publier pour la première fois un exposé systématique de la pensée évangélique.

Une nouvelle attaque contre Luther est lancée cette fois par Johannes Maier, dit Jean Eck, vice-chancelier de l'université d'Ingolstadt, un adversaire plus redoutable. Cette fois, c'est clair, Maier dénonce les textes de Luther comme hérétiques, et il est accusé de contester la primauté du pape. Luther répond sur la défensive : « *Je vis dans une université célèbre, au sein d'un ordre approuvé ; je ne décide de rien, je ne fais que soulever des questions. Pourquoi m'appelle-t-on hérétique ? (...) Je n'ai point non plus manqué de respect au pape ; ce sont les flatteurs qui, par leurs mensonges, jettent le mépris sur sa majesté* ». Mais là, il ajoute : « *Le pape, d'ailleurs, est un homme faillible comme tous les autres. Dieu seul est la vérité et ne peut être trompé* ».

Le pape Léon 10 charge alors le général des Augustins, Gabrielle della Volta, de ramener Luther à la raison. Luther veut calmer les choses et écrit ses *Résolutions*. Mais cela ne change rien, il est sommé de comparaître devant le Saint-Siège. Luther ne se voit pas aller ainsi à Rome, où il a tout à craindre.

Si l'on doit mettre une date dans l'évolution de Luther qui indique le moment où il bascule véritablement pour sortir de l'Église, c'est maintenant, en 1521. Il doit s'expliquer devant la diète de Worms, l'assemblée des princes-électeurs de l'Empire allemand, présidée par Charles Quint. Son voyage pour y parvenir est un vrai triomphe, mais une fois mis devant les plus hauts dignitaires, c'est l'inverse : il comparait devant la cour durant deux jours. On lui demande de se renier. Il se déclare incapable de désavouer ses ouvrages, à moins qu'on lui montre un texte de l'Écriture sainte qui le convainque d'erreur. « *Je ne puis ni ne veux me rétracter en rien, car il n'est ni sûr ni honnête d'agir contre sa propre conscience (...) Je ne puis autrement. Que Dieu me soit en aide* », conclut-il. Le représentant de l'évêque de Trèves réplique : « *Abandonne ta conscience, Frère Martin. La seule chose qui soit sans danger consiste à se soumettre à l'autorité établie.* »

Il est mis au ban de l'Empire ; en clair, il devient interdit de l'héberger ou de lui apporter une quelconque protection, et n'importe qui dans tout l'Empire a le droit de le tuer. Mais son protecteur Frédéric le Sage va lui sauver la mise. Ce prince-électeur sera le premier de l'empire à devenir protestant : il ne prend pas encore position, mais il fait enlever Luther et l'enferme dans son château de la Wartburg. L'affaire Luther, strictement religieuse, devient une affaire allemande.

Selon l'historien Bernard Voguer, « *quatre groupes sociaux ont contribué à la diffusion de la Réforme. En premier lieu, une fraction importante du clergé, en particulier dans la jeune génération, embrassa avec enthousiasme les idées de Luther ; il s'agissait de moines aussi bien que de séculiers (qui n'appartiennent à aucun ordre religieux) surtout de ceux qui s'intéressaient à l'humanisme ou qui avaient séjourné dans une université. La génération née entre 1490 et 1505 forma les troupes de choc qui ont porté partout la Réforme. La noblesse fut atteinte rapidement. Guidée par Ulrich de Hutten, elle se montra très favorable à Luther et accepta les sacrifices qui en découlaient, le renoncement aux revenus lucratifs qu'elle tirait des chapitres (assemblée tenue par des religieux) et des abbayes.*

« Dans les villes, certains humanistes, ainsi que des artistes (Dürer, Cranach), voyant dans le moine saxon un libérateur de la vie religieuse, adhéraient à sa doctrine. En fait, les villes allemandes ont constitué un terrain favorable à la Réforme. Depuis la fin du Moyen Âge un anticléricalisme massif y régnait. Les écrits luthériens exprimaient et précisaient ce malaise latent. De plus, la thèse du sacerdoce universel permettait d'éliminer le clergé détesté, qui tenait un rôle de médiateur entre le fidèle et Dieu. La Réforme fut introduite à la demande des couches moyennes relativement aisées, notamment de la bourgeoisie des corporations ».

L'intérêt de cette citation de l'historien Bernard Voguer est de nous faire réfléchir, en particulier en tant que marxistes, au fait que ce qui a joué dans l'adhésion à la Réforme de Luther, n'est sans doute pas dû à un calcul économique. On remarque que la noblesse pense même y perdre financièrement. Les comportements des humains sont complexes. Sans doute devait-il y avoir le sentiment d'une libération par rapport aux pouvoirs du clergé, détenteur de privilèges grâce à sa position d'intermédiaire entre le fidèle et Dieu. Mais il y a aussi certainement une aspiration à un changement dans la croyance elle-même. Le décalage qu'a ressenti Luther entre la foi à laquelle il aspire et la réalité de l'institution, d'autres chrétiens le ressentent. « *La Réforme*, écrit Bernard Voguer, a fourni une réponse au problème religieux qui préoccupait de nombreux chrétiens déçus de l'Eglise institutionnelle. »

Caché dans le château de la Wartburg, Luther va y rester près d'une année. Il commence par traduire d'une manière très forte les évangiles en allemand. Mais il doit très vite faire face à des mouvements qui semblent aller dans sa direction, et qui vont l'obliger à indiquer clairement les limites qu'il veut mettre à sa réforme.

En 1522, à Wittenberg, la ville bastion des idées luthériennes, le docteur en théologie Karlstadt (ou Carlstadt) propose d'ajouter à la doctrine de Luther des revendications sociales. Il souhaite soutenir une révolte des petits nobles, ruinés et menacés à la fois par les princes territoriaux, et par les villes libres. Avec l'aide de Zwingli, il inaugure une nouvelle manière pour Noël 1521. Fini le latin, plus d'images non plus, considérées comme idolâtres, auxquelles on voue un culte au lieu de le vouer à Dieu. Et la ville de Wittenberg se donne un Règlement qui encourage les prêtres catholiques à abandonner l'état religieux et à se marier. Ailleurs, à Zwickau, deux tisserands annoncent que Dieu leur a envoyé un message.

Pour Luther, il y a dans tout cela des dérives inacceptables. Pour lui, il n'est pas question d'ajouter des problèmes sociaux dans sa théologie. Quant aux illuminations mystiques, « *ne risquait-on pas d'autoriser, nous dit Cottret, au nom de ces inspirations soudaines, tous les débordements anarchistes ?* » Luther sort courageusement de sa cachette, et retourne à Wittenberg où il prêche sans faire aucun cadeau cette fois.

Pas question d'accepter des revendications sociales, pas question d'utiliser sa religion pour en faire une loi de gouvernement. Et puis, il ne faut pas aller trop vite, il faut prendre le temps pour gagner vraiment les consciences. La messe ne sera plus dite en allemand jusqu'en 1525. On revient donc au latin, on récupère les images mais pour les utiliser et faire de la pédagogie. Quant au mariage des prêtres et des religieuses, d'accord dit-il, mais c'est une question de choix individuel.

La Réforme de Carlstadt est matée. Mais elle n'est rien à côté de ce qui va se passer en Allemagne, en particulier avec Thomas Münzer. C'est carrément la réduction des impôts et des corvées qu'on revendique, et même l'abolition du servage, ou le droit d'élire les pasteurs.

## THOMAS MÜNZER ET LA GUERRE DES PAYSANS EN ALLEMAGNE (1525)

---

Thomas Münzer est un jeune allemand né vers 1490. Il a pour père un pauvre artisan, qu'il perd de bonne heure, peut-être du fait de l'arbitraire d'un comte. Il étudie la théologie à l'université de Leipzig, est nommé pasteur en 1520, après avoir rallié le camp luthérien. Passionné par la lecture de la Bible, il va jusqu'à apprendre, en plus du latin, le grec et l'hébreu. Lors des premiers conflits entre le pape et Luther, Münzer se range aux côtés de celui qui ose s'affronter à l'autorité suprême. Mais au bout de trois ans, il va critiquer Luther pour ses concessions.

Münzer dénonce la nouvelle passion des prêtres luthériens pour la lecture de la Bible, qu'il juge hypocrite ou superficielle : « *Quoi, s'écrie-t-il un jour, Bible, Buble, Bable ? Il faut s'agenouiller dans un coin et parler avec Dieu !* ». S'il faut dialoguer directement avec Dieu, s'indigne Münzer, c'est pour lui demander ce qui n'est pas écrit dans les livres : comment faire pour que Son règne de justice advienne ? Et par où commencer pour changer ce monde ?

Le monde dans lequel vit Münzer, comme l'immense majorité des chrétiens, ce monde va très mal. « *Thomas vit au milieu d'un peuple chrétien en loques, affamé, brutalisé, abandonné et pillé* », écrit Maurice Pianzola, qui a réussi à reconstituer la vie de Münzer. On s'attend à la catastrophe. On regarde le ciel, et on y voit une comète qui passe, on croit même voir des croix de feu qui tombent sur terre, des armées qui apparaissent dans les déchirures des nuages. Münzer écrit : « *Jeunes et vieux, pauvres et riches, clercs et séculiers, tous ont soif d'argent... Maintenant, l'or seul est honoré à la place de Dieu...* »

De plus en plus, les écrits et les prêches de Münzer dépassent les questions religieuses, et il met ouvertement en cause les oppresseurs de la population. Pour lui, nous dit Harman, « *l'accomplissement du christianisme en vint à signifier la transformation révolutionnaire du monde* ». « *C'est la plus grande abomination sur la Terre, écrit en effet Münzer, que personne ne soulage la misère des pauvres (...). Nos souverains et nos dirigeants sont les pires usuriers, brigands et voleurs (...). Ils oppriment les pauvres jardiniers et artisans (...). Si l'une de ces pauvres créatures enfreint la loi de façon minime, il doit payer. A tout cela, le docteur menteur (c'est ainsi que Münzer nomme Luther) répond : "Amen".* »

A Zwickau, lorsqu'il prêche, Münzer déclame : « *Je parle contre les gardiens aveugles des brebis aveugles, contre ceux qui, pour un quignon de pain, font vivre les âmes de ceux qui ne vivent pas, contre ceux qui, en échange de leurs longs discours, dévorent les maisons des veuves* ». En fait, il s'en prend aux moines franciscains, un ordre soi-disant mendiant, et en réalité opulent, le plus puissant de la ville depuis deux siècles. Et cela plaît au conseil de la ville qui l'écoute : les patriciens, les maîtres des corporations, l'architecte.

En fait, explique Pianzola, une nouvelle classe a pris les commandes dans la ville, du fait de l'évolution économique. *« Quelques familles avaient dès longtemps accédé à une certaine aisance en pratiquant le commerce des blés entre la plaine saxonne et les régions minières des confins de la Bohême, la ville se trouvant au croisement de deux grandes routes (...) Soit qu'ils fussent déjà artisans eux-mêmes, soit que leur argent leur permît d'importer de la laine pour la vendre aux tisserands et d'acheter à ceux-ci du drap pour l'exporter, ces commerçants possédèrent ou influencèrent assez rapidement la production artisanale du drap. Ils devinrent des drapiers de beaucoup plus importants que la moyenne de leurs confrères. Quand, vers 1470, on découvrit des gisements d'argent à Schneeberg, dans le voisinage, ils investirent des fonds considérables dans ces mines et un rapide enrichissement fit d'eux les maîtres de la ville. » « Ces premiers capitalistes, nous dit l'auteur, qui sont en train de transformer en fabrication manufacturière la production jusqu'ici artisanale du drap, se montrent réceptifs aux idées nouvelles propagées par les humanistes.*

*« En face de cette nouvelle classe dominante, poursuit Pianzola, la masse de la population est appauvrie. Cette masse se compose d'abord des maîtres tisserands dégradés, y compris ceux des métiers annexes, tels les tondeurs, cardeurs, teinturiers, foulons et calandriers. Leur ruine a été accélérée par l'enrichissement qui a suivi une certaine dévaluation de la monnaie consécutive à l'abondance des métaux précieux extraits des mines. Puis vient la foule des compagnons qui s'usent dans de sombres ateliers faiblement éclairés par des lumignons à l'huile. Ces compagnons (...) n'ont rien à dire sur des salaires et des conditions de travail à peu près immuables. S'ils s'avisent de refuser de travailler, ils en sont punis corporellement. Enfin, il y a les mendiants, c'est-à-dire tous ceux qui n'ont pas de place dans le système fermé des corporations et ils sont alors nombreux dans les villes allemandes, allant parfois jusqu'à former la dixième partie de la population. »*

Les idées auxquelles rêvent les tisserands, ce sont celles héritées de Jean Hus, les rêves communistes des taborites (du nom d'une des batailles que doit mener son mouvement, à Tabor, en Bohême). Des petites communautés, longtemps clandestines, existent toujours. A Zwickau, l'un de ces groupes recrute parmi les tisserands : ce sont les anabaptistes. Münzer se rend dans leur paroisse en 1520. Pendant que Luther avance sa réforme en s'adressant à ceux d'en haut, Münzer va tout en bas, dans les ateliers, dans leur paroisse. *« Il y prêche au milieu des établis et des outils et gagne la confiance de Nicolas Storch et de ses amis anabaptistes ».*

En 1523, Münzer s'établit à Allstedt. Ce n'est qu'une petite bourgade, habitée par quelques centaines d'artisans et de maraîchers. Mais elle est importante parce qu'elle se trouve proche des mines de cuivre, d'argent et d'or, où travaillent des centaines de mineurs qu'il connaît bien, et qui viendront le voir à la paroisse de la ville. Très vite, il y devient une sorte de fonctionnaire. Et il fait venir son ami Hans Reichardt, un imprimeur, qui apporte tout son matériel, l'encre et le papier. *« Münzer, nous dit Pianzola, dispose dès lors d'une chaire, d'un parti populaire auquel est adjoind un embryon de milice armée, d'une imprimerie et de messagers. »*

Münzer est loin d'être seul à s'avancer. Le climat est à l'effervescence dans nombre de régions. En 1523, on voit à Nuremberg un simple paysan, nommé Diepold, un compagnon

tisseur de lin, nommé Gallus, et une ménagère, nommée Voglin, prêcher à la chapelle de l'hôpital de Nuremberg, le lundi de Pâques. Dans une brochure imprimée clandestinement, Münzer, s'adresse au seul prince légitime à ses yeux, Dieu lui-même, insultant subtilement du même coup tous les princes de la terre dans le même mépris : « *A son Altesse Sérénissime, le Prince et tout-puissant Seigneur Jésus-Christ, au Roi magnanime de tous les rois ; au vaillant Duc de tous les croyants, mon très-gracieux Seigneur et fidèle Protecteur et à sa fiancée affligée, la pauvre chrétienté* ».

Dans cette brochure, il écrit : « *Le peuple doit être présent lorsque justice est rendue selon la loi divine. Et pourquoi donc ? Parce que si les autorités veulent tourner la loi, les chrétiens présents doivent les en empêcher car Dieu entend qu'on lui rende compte du sang innocent. C'est une très grande horreur sur cette terre que personne ne veuille se charger de la détresse des assoiffés. Les grands agissent comme bon leur semble.* »

Et il fustige tout l'ordre social en place : « *Voyez la sentine de l'usure, du vol et du brigandage, ce sont nos princes et seigneurs. Ils s'approprient toutes les créatures. Le poisson dans l'eau, les oiseaux dans l'air, les plantes sur le sol, tout doit être à eux (Isaïe, V). Ensuite, ils répandent parmi les pauvres gens le commandement de Dieu : tu ne voleras point. Mais cela n'est point à leur usage. Ils écorchent et tondent les pauvres laboureurs et artisans, cependant, dès qu'un pauvre s'en prend à la plus petite chose soit-elle, il est pendu et le docteur menteur dit : Amen* ».

La révolte paysanne gronde. Les châteaux sont une cible, indiquée par Münzer, et ils flambent. Quand il quitte cette région début 1525, Münzer laisse derrière lui des partisans de ses idées certes minoritaires, mais formés, et qui continueront son action dans les villages. « *Au début du mois de mars 1525, quarante mille paysans insurgés, répartis en six bandes, tenaient pratiquement les campagnes de la Haute-Souabe* ».

De l'autre côté de la barricade, un chancelier rédige pour les ducs de Bavière un rapport on ne peut plus clair sur la situation : « *Il y a une grande division dans les villes. Les luthériens qui sont pauvres donnent raison aux paysans. Les non-luthériens et les luthériens qui sont riches donnent tort aux paysans.* »

On retrouve de nombreuses idées de Münzer dans un nouveau texte, rédigé par Joss Fritz, *Les douze articles*, qui est repris et très largement distribué. Le texte se veut d'une certaine retenue, car il se propose d'être une base de négociation. En voici quelques extraits : Article troisième. « *Pour le troisième, il a été d'usage jusqu'à présent de nous traiter en serfs. Honte et pitié ! Car le Christ nous a tous rachetés par son sang précieux, le pâtre aussi bien que le plus grand seigneur, sans exception. Nous sommes donc libres selon l'Écriture, et nous voulons l'être vraiment. Non pas que nous entendions par ce mot de liberté ne plus reconnaître aucune autorité, ce n'est pas là ce que Dieu nous enseigne : vous vivrez selon la loi et non dans la volonté de la licence charnelle. Vous aimerez Dieu votre Seigneur ; vous l'aimerez dans votre prochain, dans vos frères (...) Nous vivrons selon ces commandements (...)* ».

Article quatrième. « Pour le quatrième, il a été jusqu'ici défendu au paysan de prendre bête au buisson, poisson dans l'eau courante, oiseau dans l'air : ce qui nous paraît injuste, égoïste, contraire à la fraternité des hommes et à la parole de Dieu (...) ».

Article cinquième. « Pour le cinquième, voici nos doléances par rapport aux bois. Nos seigneurs se sont appropriés de leur propre chef toutes nos forêts et le paysan qui a besoin de bois est forcé de le payer le double de sa valeur. Nous sommes donc d'avis que toutes les forêts de nos seigneurs ecclésiastiques et séculiers n'ayant pas été régulièrement acquises doivent rentrer dans le domaine de la commune. Tout communier doit être libre d'y prendre le bois nécessaire au chauffage et à la construction de sa maison, mais au vu et au su de ceux que la commune a élus à cet effet, afin d'éviter le déboisement des forêts (...)».

Lorsqu'il prend connaissance de ces Douze Articles, Luther réagit immédiatement. Dans une longue réponse, en avril 1525, il écrit notamment : « Première partie. – Aux princes et seigneurs. « D'abord, nous ne pouvons remercier personne de tout ce désordre et de ce soulèvement, si ce n'est vous, princes et seigneurs, vous surtout aveugles évêques, prêtres et moines insensés qui, aujourd'hui encore, endurcis par votre perversité, ne cessez de crier contre le saint Evangile, quoique vous sachiez qu'il est juste et bon et que vous ne pouvez rien dire contre. En même temps, comme autorités séculières, vous êtes les bourreaux et les sangsues des pauvres gens, vous immolez tout à votre luxe et à votre orgueil effrénés, jusqu'à ce que le peuple ne veuille ni ne puisse vous endurer davantage ».

Et Luther de dire tout le fond de sa pensée à l'adresse de l'Eglise en place : « En vérité, si je voulais me venger, je n'aurais maintenant qu'à rire dans ma barbe et regarder les paysans à l'œuvre ; je pourrais même faire cause commune avec eux et envenimer la plaie. Dieu me préserve de pareilles pensées ! C'est pourquoi, chers seigneurs, amis ou ennemis, ne méprisez pas mon loyal secours, quoique je ne suis qu'un pauvre homme ; ne méprisez pas non plus cette sédition, je vous supplie ; non pas que je veuille dire par là qu'ils soient trop forts contre vous ; ce n'est pas eux que je voudrais vous faire craindre, c'est Dieu (...). »

Voici donc le conseil de Luther à ceux d'en haut : « S'il est encore un conseil à vous donner, cher seigneur, au nom de Dieu, reculez un peu devant la colère que vous avez déchaînée. On craint ou on évite l'homme ivre. Mettez un terme à vos exactions, faites trêve à cette âpre tyrannie ; traitez les paysans comme l'homme sensé traite les gens ivres ou en démente. N'engagez pas de lutte avec eux, vous ne pouvez savoir comment cela finira. Employez d'abord la douceur, de peur qu'une faible étincelle, gagnant tout autour, n'aille allumer par toute l'Allemagne un incendie que rien d'éteindrait. »

Et voici maintenant, dans ce même texte, ce que dit Luther aux paysans : Deuxième partie. – Aux paysans : « Jusqu'ici, chers amis, vous n'avez vu qu'une chose : j'ai reconnu que les princes et seigneurs qui défendent de prêcher l'Evangile, et qui chargent les peuples de fardeaux intolérables, ont bien mérité que Dieu les précipitât du siège, car ils pêchent contre Dieu et les hommes, ils sont sans excuse. Néanmoins, c'est à vous de conduire votre entreprise avec conscience et justice. »

« Vous invoquez le nom de Dieu et vous prétendez agir d'après sa parole (...) Craignez sa colère. Qu'êtes-vous et qu'est-ce que le monde ? Oubliez-vous qu'il est le Dieu tout-

*puissant et terrible, le Dieu du déluge, celui qui a foudroyé Sodome ? (...) Dieu ne dit-il pas : Qui prend l'épée périra par l'épée ? Et Saint-Paul : Que toute âme soit soumise à l'autorité en tout respect et honneur ? Comment pouvez-vous, après ces enseignements, prétendre encore que vous agissez d'après l'Evangile ? Prenez-y garde, un jugement terrible vous attend. »*

*« Vous voyez la paille dans l'œil de l'autorité, mais vous ne voyez pas la poutre qui est dans le vôtre. L'autorité est injuste en ce qu'elle interdit l'Evangile et qu'elle vous accable de charges ; mais combien êtes-vous plus injustes, vous qui, non contents d'interdire la parole de Dieu, la foulez aux pieds, vous qui vous arroyez le pouvoir réservé à Dieu seul ? D'un autre côté, qui est le plus voleur (je vous en fais juge) de celui qui prend une partie ou de celui qui prend le tout ? Or l'autorité vous prend injustement votre bien, mais vous lui prenez à elle non seulement le bien, mais aussi le corps et la vie. »*

*« Et comment ne voyez-vous donc pas, mes amis, que si votre doctrine était vraie, il n'y aurait plus sur la terre ni autorité, ni ordre, ni justice d'aucune espèce ? Chacun serait son juge à soi ; l'on ne verrait que meurtre, désolation et brigandage. (...) Loin d'être chrétiens, vous êtes donc pires que les païens et les Turcs. Que dira Jésus-Christ en voyant son nom ainsi profané par vous ? (...) Si vous ne savez pas souffrir, comme le demande notre Seigneur, dépouillez vite son nom, vous n'en êtes pas dignes : ou il va tout à l'heure vous l'arracher lui-même. (...) Souffrir, souffrir, la croix, la croix, voilà la loi qu'enseigne le Christ, il n'y en a point d'autres (...) »*

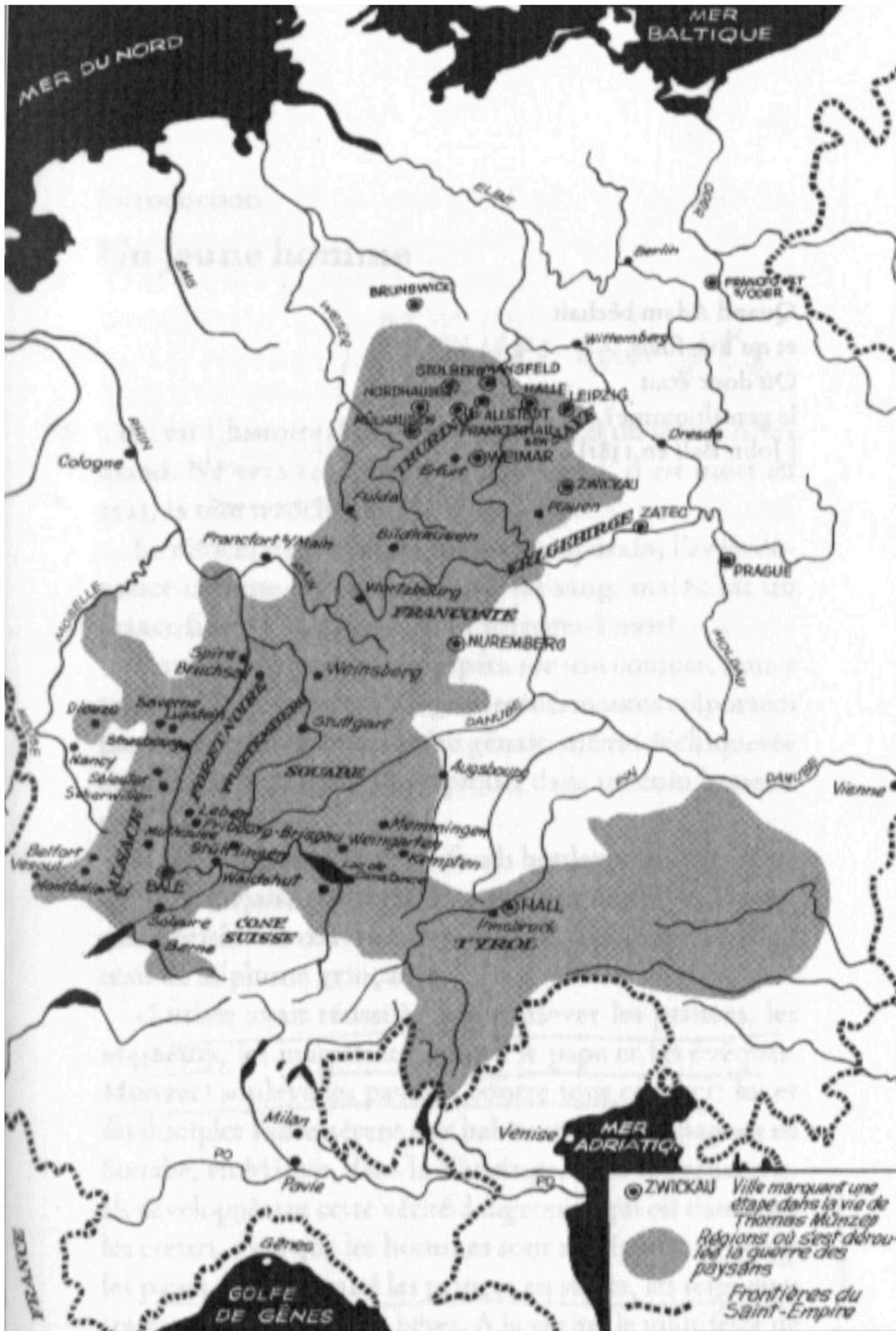
Thomas Münzer revient à Mulhausen en février 1525, ville dont il avait été chassé quelques mois auparavant. Les membres des corporations de tanneurs, de tisseurs de lin, de brasseurs et de bouilleurs lui font un accueil chaleureux et en font leur prédicateur. Selon Pianzola, sa présence relance l'agitation, au point que, jugeant une insurrection prématurée par rapport aux autres régions, il ait dû empêcher qu'elle n'éclate. Une assemblée populaire délibère pendant trois jours, demande au Conseil de céder. Devant son refus, les manifestants occupent l'hôtel de ville et une assemblée réunie à l'église vote la déchéance du Conseil. Le lendemain 17 mars, un nouveau conseil est élu, il a pour nom « Conseil éternel ». Mais aucun pauvre ne s'y trouve. Si douze des seize membres sont nouveaux, ce sont des maîtres de corporations, pas ceux qui sont à la base de la révolution. Comme toujours dans les épisodes révolutionnaires, ce sont les membres des classes plus élevées parmi celles en mouvement, qui tentent de s'arroger les places, comme instinctivement.

Mais dans les campagnes, il n'y a plus aucun contrôle de ce genre. Münzer avait clairement indiqué les châteaux comme un objectif à prendre dans une « lettre-article ». *« Pendant ces mois d'avril et de mai, nous dit Pianzola, les paysans démoliront un millier de châteaux-forts et dans l'ensemble des provinces insurgées, cela se fait à l'instigation de la minorité révolutionnaire animée par les disciples de Münzer »*. En Thuringe même, il donne personnellement des instructions en mains endroits pour qu'il ne reste pas pierre sur pierre des châteaux et pour que les richesses soient partagées, voire confisquées au profit de la communauté (...) *« Cette Allemagne de l'avenir (...) c'est donc dans l'esprit de Münzer une Allemagne sans forteresses, une Allemagne où la classe des princes et des hobereaux (les nobles de naissance qui vivent à la campagne) serait détruite parce qu'elle n'aurait plus où nicher »*.

Münzer a senti l'existence des classes sociales, leur importance dans la reproduction de la société, même s'il ne pouvait pas encore distinguer clairement que le développement économique amènerait la constitution d'une classe ouvrière. En mai 1525, il harangue maintenant les artisans armés, sur la place de Mulhausen. Grâce à l'appui des plus pauvres et d'une partie des classes moyennes, les paysans vont s'emparer de plusieurs villes, comme Wurtzbourg, Heilbronn, Rothenburg. Mais ce sont des intérêts divergents qui luttent ensemble. Les classes moyennes des villes, cette bourgeoisie naissante, s'appuient sur l'insurrection paysanne pour tenter de gagner sur leur programme, une sorte de programme bourgeois avant la lettre.

A Heilbronn, par exemple, ce programme, c'est « *l'attribution de terres ecclésiastiques sécularisées aux chevaliers et aux bourgeois, la suppression des douanes intérieures, l'unification des monnaies, mesures et poids et l'interdiction des monopoles commerciaux, tel celui des Fugger (grands banquiers de l'Empire). Aux paysans, il garantissait l'abolition du servage, mais à condition que les serfs achètent leur liberté en payant d'un coup vingt fois le montant de leurs redevances annuelles* » (Pianzola).

Les rebelles vont réussir à prendre certaines villes, ou à en gagner à leur cause : Memmingen, Kaufbauren, Weinberg, Bermatingen, Neustadt, Stuttgart, Mülhausen. Et là, on proclame que « la loi divine » doit remplacer la « loi vénérable » qui soumettait les paysans aux seigneurs et à l'Église.



en gris, les régions où s'est déroulée la Guerre des Paysans

Face à cette insurrection paysanne, Luther se déchaîne. Il écrit un libellé violent, intitulé *Contre les hordes criminelles et pillardes de paysans*. Il dénonce l'action des paysans comme l'œuvre du diable. Il les accuse de trois horribles péchés. « *Premièrement, ils ont juré fidélité et hommage à l'autorité, en promettant d'être soumis et obéissants, ainsi que Dieu l'ordonne... Comme ils ont rompu d'une façon insolente et criminelle ce vœu d'obéissance et qu'en outre ils se soulèvent contre leurs seigneurs, ils ont par-là encouru la perte du corps et*

de l'âme, comme c'est le cas avec les malfaiteurs et les vauriens infidèles, parjures, menteurs et insoumis.

*« Deuxièmement, ils provoquent une révolte, pillent et saccagent criminellement les cloîtres et les châteaux qui ne leur appartiennent pas, ce pourquoi ils sont déjà doublement coupables de mort, pour le corps et pour l'âme, comme les brigands de grand chemin et les assassins... Troisièmement, ils couvrent de l'Évangile cet affreux et horrible péché, se nomment des frères chrétiens, reçoivent serment et hommage, et contraignent les gens à prendre part avec eux à cette abomination. Par-là, ils se révèlent comme les plus grands blasphémateurs du saint nom de Dieu, ils honorent ainsi le diable sous les dehors de l'Évangile, ce qui leur vaut bien dix fois la mort pour le corps et pour l'âme, car je n'ai jamais connu de péché plus haïssable. »*

Autant Münzer est révolutionnaire, autant Luther est conservateur. Pour Luther, il n'est pas question de toucher au pouvoir. Il faut juste enlever dans la pratique religieuse les aspects qui l'ont, selon lui, falsifiée. Luther distingue deux « règnes », deux gouvernements, le spirituel qui gouverne la religion, et le temporel qui concerne les choses matérielles. On modifie certes le spirituel, mais on ne touche pas au temporel. Pour ce qui est du gouvernement spirituel, il y faut une liberté, et non pas la contrainte comme l'a instaurée l'église catholique. Pour ce qui est du temporel, la contrainte est nécessaire et il faut la conserver. Voilà les limites de la Réforme luthérienne. Elles seront écrites dans l'histoire avec le sang des paysans allemands.

Engels, le compagnon de Marx, nous donne une analyse de ces événements, dans *La Guerre des paysans en Allemagne*, qu'il rédige en 1843. Pour lui, le mouvement lancé par Luther va correspondre dans un premier temps à une sorte d'union de la majorité des classes sociales de l'époque, contre celles qui dominent la société, les princes et le haut clergé des archevêques et des abbés, qui scandalisent la population de par leur train de vie et leur vie dissolue. L'Allemagne est un empire dirigé par Charles Quint, mais il est en fait morcelé en un grand nombre de petits États dirigés par des princes, qui mènent la grande vie et des guerres incessantes entre eux. La masse de la population, qui fait vivre les autres classes, ce sont les paysans, et ils sont terriblement exploités, considérés comme des bêtes de somme.

Entre les deux classes extrêmes, nous dit Engels, apparaît dans les villes un monde nouveau, le monde bourgeois -il faut mettre à ce mot un contenu qui n'est pas encore celui de la bourgeoisie capitaliste industrielle ou financière qui se développera à partir du 19<sup>e</sup> siècle. Cette nouvelle bourgeoisie s'enrichit par l'usure, le commerce, la petite industrie du drap, de la laine. Enfin, un nombre important de vagabonds à la recherche d'un gagne-pain, préfigure un prolétariat : ce sont des paysans chassés de leur terre, des gens de service licenciés, des artisans ruinés. La publication des thèses de Luther a fait l'effet de la foudre. La domination de la couche dominante, ses mœurs, deviennent insupportables à tous.

Les insurrections paysannes, qui ont commencé à se multiplier dès 1518 dans le sud de l'Allemagne, mènent à une insurrection générale des paysans en avril 1525. *« Avec sa traduction de la Bible, explique Engels, Luther avait donné au mouvement plébéien une arme puissante »*. Mais face à cette insurrection, s'opère un retournement : les classes moyennes

aisées des villes et des campagnes se retournent et s'allient à nouveau avec la noblesse, contre les plus pauvres dont les méthodes les terrifient. « *Maintenant, nous dit Engels, Luther la retournait (cette arme puissante) contre eux et tirait de la Bible un véritable hymne aux autorités établies par Dieu, tel que n'en composa jamais aucun lèche-bottes de la monarchie absolue.* »

Selon certaines estimations, plus de 100 000 paysans qui se réclamaient de la doctrine luthérienne, seront massacrés. Le combat était totalement inégal. En fait de prétendues batailles menées par de preux chevaliers, les hommes d'armes des princes se sont divertis en faisant une chasse à des fugitifs en déroute.

Fait prisonnier en mai 1525 à Mülhausen, Thomas Münzer sera mis à la torture, subissant le supplice de la roue en présence des princes, et décapité. Il avait 28 ans. Tous les chevaliers de second rang vont dès lors se ranger derrière ceux qui ont rétabli l'ordre, les princes. Ils voient en eux les garants que la paysannerie continuera à être exploitée.

Des villes comme Bâle, Zurich, Strasbourg, Mayence se sont rangées derrière le Luther du maintien de l'ordre social. Les deux tiers des villes de l'Empire allemand ont adopté la religion luthérienne, mais en ville aussi, les petits bourgeois se sont effrayés de la révolte des travailleurs de la terre. Et ils ne vont pas faire de difficultés pour se réconcilier avec les princes, contre lesquels la lutte avait été entamée. Tous ces mondes s'entendent désormais sur la base d'une religion nouvelle, celle de Luther. Le protestantisme allemand, couronné par des princes confortés dans leurs pouvoirs, n'est pas de même nature que celui que connaîtront l'Angleterre ou la Hollande.

Chris Harman tire le bilan de la peur qu'ont montrée les nouvelles classes moyennes des villes, devant la révolte des paysans pauvres : « *Les classes moyennes urbaines, même lorsqu'elles embrassaient la nouvelle idéologie protestante, n'étaient pas prêtes à rallier, dans la foulée, les classes les plus exploitées pour mener l'assaut contre l'ordre ancien. Aussi les paysans se retrouvèrent-ils battus et les classes moyennes urbaines impuissantes face au pouvoir renforcé des princes. Le protestantisme allemand fut victime de sa couardise. Le luthérianisme, en encourageant les princes, se constitua en prisonnier politique. Les doctrines originales de Luther avaient sapé l'emprise de l'Eglise sur ses paroissiens en proclamant leur égalité dans le culte. Mais la peur des luthériens à l'égard de la révolte les conduisit à réintroduire l'ancienne discipline (...) C'est ainsi, conclut Harman, qu'une religion qui était apparue en réaction à la crise du féodalisme allemand devint la foi officielle de régions du Nord et de l'Est de l'Allemagne, où les paysans étaient à nouveau contraints de porter le joug du servage* ».

Münzer a été écrabouillé, mais il reste de nos jours un courant religieux, qui se dit le continuateur de ses idées, c'est l'anabaptisme. Pour les anabaptistes, Münzer est le premier d'entre eux. L'anabaptisme préconise un deuxième baptême.

La tradition catholique veut que le baptême ait lieu quelques semaines, quelques mois après la naissance, ou encore à l'âge de quelques années, si l'on souhaite que l'enfant puisse participer à la cérémonie, ou si l'on veut faire baptiser ensemble les enfants d'une même fratrie. Pour les anabaptistes, cela n'a pas de sens, on ne doit pas baptiser les enfants.

Pour Mûnzer, le vrai baptême est une expérience intérieure adulte, qui nécessite donc des exercices moraux en vue de se perfectionner.

Le courant anabaptiste va se développer autour de Melchior Hofmann (1495-1543), qui se prétend un messie, un envoyé de Dieu. Selon lui, Strasbourg devait être le lieu où viendrait se fixer le Christ pour gouverner son royaume. Et ce nouveau règne allait durer mille ans, d'où l'adjectif aussi de millénariste.

Un moment, une ville entière va être gouvernée selon les principes des anabaptistes, c'est Mûnster, en Westphalie. Le chef du mouvement anabaptiste hollandais, Jean Matthijs, s'éloigne de certaines idées de Hofmann, préconise de détruire les impies (qui méprisent la religion) par les armes, et organise en 1534 la ville sur les bases d'une entière communauté des biens. La ville sera reprise par les troupes de l'évêque en 1535. Des rescapés du massacre, il sortira deux sous-courants de l'anabaptisme, l'un spiritualiste, qui n'existe plus, l'autre pacifique, qui se joindra avec une tendance d'un autre mouvement luthérien, en Suisse cette fois, incarné par Zwingli. On a ici une idée de la complexité des courants et des idées religieuses de ce 16<sup>e</sup> siècle. Le courant dit pacifiste sera lui aussi persécuté, car il refuse la juridiction de l'Etat, son pouvoir de rendre justice en matière religieuse.

## LE PROTESTANTISME, UNE MULTITUDE D'EGLISES

---

De son vivant, Luther va travailler à concevoir un système de fonctionnement pour sa religion réformée, qui n'a pas encore pris le nom de Protestantisme, et n'est pas non plus reconnue. Nous l'avons dit, l'idée des deux règnes, spirituel et temporel, signifie chez lui que l'Etat exerce son autorité pour ce qui concerne les relations sociales, publiques, des humains entre eux. Pour ce qui est du chrétien, seule la Parole de Dieu compte, sa loi ne vient que de lui. Mais dans la pratique, on l'a vu avec la Guerre des paysans, cette distinction ne tient plus la route dès qu'une crise grave surgit.

Luther a clairement choisi et son choix implique que l'Etat, l'autorité temporelle des princes, passe avant tout. Elle peut donc aussi surveiller le culte. Le bras droit de Luther, Philippe Melancthon, dit que le prince a la charge d'imposer un ordre politique et religieux. Ce sera d'ailleurs un point qui oppose les luthériens aux anabaptistes, qui prétendent se séparer du « monde ».

Ce sont surtout les princes qui sont maintenant gagnés par les idées de Luther pour mettre en place les premières institutions de la religion réformée. Sur le plan militaire, ils créent une entente, la Ligue de Smalkalde en 1531 pour tenir tête à Charles Quint. Dans les villes qu'ils contrôlent, un nouveau conseil municipal nomme un prédicateur luthérien. Le sermon se fait alors en langue allemande, symbole voulant indiquer que la Parole de Dieu est « *pure et claire* ». Pour aller dans le même sens, Luther traduit lui-même la Bible en 1534, ce qui aide à avancer vers un minimum d'unité dans une Allemagne encore très morcelée.

Mais si dans les villes, la Réforme gagne et se met en place assez facilement, il n'en va pas de même dans les campagnes. Il se passe juste que la nouvelle religion du prince local

est devenue obligatoire ; les paysans, eux, vont mettre, le plus souvent, des générations, avant de s'adapter. La hiérarchie catholique, qui connaît son monde, le sait très bien, et elle compte d'ailleurs là-dessus pour reconquérir le terrain perdu.

Luther pensait que chaque communauté appellerait les clercs (les « employés » de l'Eglise) ou déposerait les clercs librement, en jugeant – l'on dirait de nos jours « à la base » - les doctrines de chacun. Dans la pratique, l'organisation qui se met en place, tant à la campagne qu'à la ville, est différente de ce qu'envisageait Luther. En fait, se met en place un système d'inspection. Le pouvoir des princes met en place une commission de théologiens et de juristes qui révoque les curés qui ne conviennent pas, qu'ils soient trop ignorants ou qu'ils veulent rester catholiques. C'est cette commission qui ferme les couvents, qui sécularise les biens ecclésiastiques, qui les sort de la vie religieuse. Cette sécularisation va attirer certains pouvoirs civils vers la nouvelle religion, mais elle freine la conversion des prélats pourtant tentés par la réforme.

Un nouveau visage apparaît, c'est le pasteur. Il est en partie un fonctionnaire, il peut se marier, avoir des enfants, une vie de famille. Il va promouvoir des valeurs que le catholicisme pouvait moins facilement vanter : l'amour conjugal, l'affection envers les enfants, et aussi l'autorité paternelle. Les nouveaux pasteurs se recrutent largement dans la petite bourgeoisie, les artisans, les petites élites de village. Leurs enfants, nous dit Baubérot, « vont jouer un rôle essentiel de cadres intellectuels, juridiques, militaires, scientifiques, médicaux, politiques. » Des écoles théologiques se mettent en place, qui animent toute une vie intellectuelle autour de la religion réformée.

Le mot de protestantisme n'apparaît qu'après 1529. Il vient de l'utilisation dans un des textes des réformateurs du verbe "protester". En effet, l'empereur Charles Quint a promulgué un décret qui demande à tous les princes de revenir au catholicisme. Et certains princes et des magistrats allemands « protestent », en demandant le droit de maintenir la Réforme dans leur territoire. Il en restera le mot de protestantisme.

Au-delà du mot lui-même, il va rester de ce mouvement de réforme un groupe d'idées, un ensemble de manières de concevoir, qui fait le protestantisme, et qui le distingue du catholicisme dont il s'est séparé. Si une idée prédomine, c'est la remise en cause de l'autorité de l'Eglise. Plus de pape ni de sa hiérarchie, seul Dieu, par son écriture, fait autorité. L'Eglise n'est plus là comme un intermédiaire indispensable entre Dieu et le croyant chrétien, il n'y a pas besoin d'intermédiaire.

Du coup, les catholiques rétorquent aux protestants qu'ils sont gonflés d'orgueil, ils se mettent à la place de Dieu. De même, ils attaquent les protestants sur l'utilisation qu'ils font des saintes écritures : ils se servent de la Bible pour tromper leur monde, disent-ils, comme le faux-monnayeur utilise de la fausse monnaie. Et puis, cette manie de relire et de faire relire la Bible par tous, à égalité, est dangereuse, elle peut dissoudre la société : « *la brebis peut se révolter contre son pasteur, le fils contre son père, la femme contre son mari, le valet contre son maître et le sujet contre son prince* » (Cottret).

Pour le commun des croyants, le changement peut-être le plus difficile à assumer, c'est la fin des saints, ces intermédiaires, eux aussi, entre Dieu et le fidèle ; il y a aussi la fin

des nombreux sacrements, qui rythmaient la vie quotidienne, la fin des objets de culte considérés comme sacrés ; c'est également un changement du langage ou du sens même des images dans les temples.

L'impact du changement qu'induit la Réforme va bien au-delà du strict domaine religieux. On vit désormais dans une Europe qui connaît plusieurs modes religieux différents, au lieu d'un seul et unique précédemment. Le mariage n'est plus un sacrement, et le pasteur peut se marier. Le divorce et le remariage sont permis. Le regard sur la sexualité, sur la virginité, se modifie, devient moins religieux, un peu plus humain.

Luther a voulu s'adresser au cœur des fidèles autant qu'à leur esprit. Il complète le sermon par un chant de l'assemblée, le choral. Lui-même a composé textes et mélodies de cantiques, dont certains sont encore chantés de nos jours. C'est cette tradition qui sera élevée au plus haut point par Jean-Sébastien Bach (1685-1750). Calvin la reprendra en favorisant le chant des psaumes. Et on la retrouve de nos jours chez les évangélistes actuels.

Dans la vie quotidienne, du moins en ville, un autre changement est important. Le salut qui est recherché ne se trouve plus dans l'enfermement dans un monastère. Il suffit de suivre des règles et une certaine discipline de vie. La pensée s'ouvre, du fait de la circulation dans la langue parlée de nombreuses brochures, des opuscules, ou recueils de prières, que permet l'imprimerie et qu'alimente la vie intellectuelle. A tel point que cela inquiète le roi d'Angleterre qui, en 1540, interdit de mettre les Ecritures entre les mains des femmes, des journaliers, des personnes de basse condition.

Selon le sociologue du début de 20<sup>è</sup> siècle Max Weber (1864-1920), le protestantisme a contribué à la « *démagification du monde* », il « *a éliminé la plupart (des) médiations (sacrales)*. Il a brisé l'enchaînement, détruit la continuité, coupé le cordon ombilical entre le ciel et la terre, et il a ainsi renvoyé l'homme à lui-même d'une façon radicale sans précédent dans l'histoire ». C'est vrai, aujourd'hui, dans une grande partie du monde, les humains ne vivent plus dans une magie permanente, ils essayent de se comporter avec leur raison. On voit ici à quel point la religion, et son évolution, peut jouer un rôle important bien au-delà de son seul domaine de croyance. « *Le protestantisme, écrit l'historien Baubérot, a constitué historiquement un élément important dans la construction de la modernité. Mais cette modernité, une fois instituée, lui posera un certain nombre de problèmes, car elle aura tendance à rejeter Dieu en marge de la vie humaine.* »

En 1555, la paix d'Augsbourg est signée entre les Etats luthériens et les Etats catholiques ; les deux tiers des Allemands et tous les Scandinaves sont devenus des protestants luthériens. Nous parlons ici des dirigeants, princes électeurs et autres grands seigneurs. Charles Quint a échoué à rétablir le catholicisme sur tout l'Empire allemand. Il avait bien entamé une guerre en 1546, il l'avait même gagnée sur le plan militaire. Mais il y avait encore trop de princes de haut rang dans le camp luthérien, et il a fallu négocier. Les princes et les seigneurs sont désormais libres de choisir, et, bien entendu, tous leurs vassaux, tous leurs sujets, doivent rejoindre la confession du prince sur son territoire. Chacun ne doit avoir qu'une religion unique. Une acceptation que les deux cultes puissent exister est exceptionnellement tolérée dans quelques villes. Mais un prince qui change maintenant

d'avis et veut devenir luthérien perd sa fonction, il ne peut donc pas faire convertir la population de son territoire. On compte alors 400 territoires.

D'une certaine manière, le protestantisme devient une religion légale. Mais cette paix ressemble quand même plus à une tolérance qu'à une acceptation pleine et entière de la part du pouvoir catholique sur l'Europe. Les luthériens sont forts dans l'Allemagne centrale et orientale, en Rhénanie, sur les territoires baltiques et en Scandinavie : une Eglise d'Etat luthérienne dano-norvégienne est mise en place en 1530 après la rédaction d'une confession de foi par Hans Tausen, un ancien moine du Danemark. Enfin, en Suède et en Finlande, c'est le pouvoir royal qui va favoriser la séparation avec Rome, avec une Eglise luthérienne à plusieurs courants, sous l'impulsion de Olaf et Laurent Petri.

## LA BASE SUISSE

---

Pour finir à ce stade, il nous faut faire une place particulière pour la Suisse. Car c'est aussi de là, nous le verrons bientôt, que vont venir les idées et les méthodes du protestantisme qui se sont imposées en France. La Suisse est un terrain plutôt favorable aux idées de Luther dans la mesure où y circulent déjà des idées humanistes, en particulier avec l'influence d'Erasme.

Erasme fait des travaux critiques sur le Nouveau Testament, et cherche un moyen de concilier le catholicisme avec la Réforme. Un homme va être influencé à la fois par Erasme et par Luther, c'est Ulrich Zwingli (1484-1531). De père paysan, d'abord prêtre catholique, Zwingli fait adopter la Réforme par le canton de Zurich dès 1523. Lui aussi n'hésitera pas à chercher à utiliser jusqu'à la force militaire pour gagner les autres cantons suisses lorsqu'ils sont récalcitrants. Il est d'ailleurs tué dans un de ces combats.

Dans ses 67 thèses, Zwingli propose un changement global à la fois théologique, éthique, social. Comme Luther, il dénonce les indulgences et se prononce contre les pèlerinages. Il va remplacer la messe – où l'on commémore, on rappelle la mémoire, notamment de la dernière Cène avec le pain et le vin – par une prédication – un discours moralisateur. La cérémonie, la liturgie est plus simple encore que ce que connaîtra le protestantisme luthérien. Avant même que de tels changements commencent en Allemagne (à partir de 1526), on voit à Zurich une autorité civile prendre des décisions, remplacer le pouvoir épiscopal, celui des évêques, et se présenter comme le représentant de la communauté des chrétiens.

Bientôt, des heurts militaires ont lieu entre cantons catholiques et protestants, en Suisse. En 1536, les bourgeois de Genève font une « *révolution anticléricale* ». La ville chasse tous les prêtres de la ville et devient protestante : une caste de 1000 personnes (400 du clergé, 600 laïcs) va dominer les 10 ou 11 000 habitants, à la fois politiquement, juridiquement, économiquement. C'est alors que Jean Calvin arrive à Genève.

D'autres villes vont suivre cette voie : on ne fait plus référence qu'à la Bible, on emploie la langue vernaculaire, celle qui est parlée par la communauté, et on avance des

thèses qui rompent avec le catholicisme. C'est un nouveau modèle de société en même temps qu'un nouveau modèle d'Eglise.

Le passage du pouvoir dans des mains qui ne sont plus celles émanant de la hiérarchie religieuse est un changement considérable, même si tout le monde est croyant à l'époque. Ce changement se comprend bien, au fond, à la lumière d'une analyse marxiste. Dans les villes, la montée de la jeune classe marchande, affairiste, bourgeoise, veut en réalité un pouvoir jusqu'ici accaparé par les mains de l'Eglise, très anciennement liée aux classes nobles, terriennes.

Comme souvent lors d'un changement social important, apparaît en son sein une tendance à aller plus loin que ne le souhaitent ceux qui espèrent en profiter. C'est ainsi que certains partisans de Zwingli se mettent à créer une communauté d'élus, séparée même du nouveau pouvoir civil. En 1525, ils se baptisent mutuellement : c'est en fait la première Eglise indépendante, l'anabaptisme. Leur chef, Manz, est persécuté, se réfugie dans les montagnes, mais sa communauté perdure. En 1527, une assemblée anabaptiste rédige les *Articles de Schleitheim*. Il s'agit de changer de mode de vie, pour cheminer quotidiennement avec Dieu. Le pouvoir de décision appartient à l'assemblée entière de la communauté, les croyants adultes.

Enfin, nous avons vu qu'un courant anabaptiste se manifeste en Allemagne, peu après, dans les années 1530.

## EN FRANCE, CALVIN DICTE SA FOI DEPUIS LA SUISSE

---

« *L'histoire de la réforme en France, nous dit Chris Harman, est essentiellement la répétition, trente ans plus tard, des événements d'Allemagne. La crise économique provoque l'appauvrissement des paysans, des artisans et des salariés ; survinrent alors des famines, des épidémies de peste à répétition et, en 1557, la banqueroute de l'Etat. Des individus de toutes les classes sociales se retournèrent contre l'Eglise, principal propriétaire foncier, et contre l'emprise d'une poignée de familles aristocratiques. Le protestantisme était porteur d'un attrait transcendant les barrières de classes* ». Et ce sera sous l'impulsion de Calvin que la réforme protestante va réellement s'implanter en France.

Mais Calvin n'est pas Luther et on ne peut pas faire un simple parallèle entre les deux hommes. D'abord parce que Luther a été le premier et qu'il est resté seul au départ à prendre le chemin de l'opposition religieuse. Luther était tourmenté. On ne voit pas Calvin tourmenté. Et Calvin n'a pas besoin de se faire difficilement une place comme a dû le faire Luther avec persévérance. Luther ne sera jamais un homme de pouvoir ; s'il se retrouve à jouer un rôle important, c'est qu'il n'abandonne pas ses convictions. Calvin s'avère vite un homme chez qui le pouvoir entraîne plutôt les convictions.

Au départ, Calvin est catholique. Fils de notaire, il a fait des études de droit, de lettres, de théologie. Mais autant on peut comprendre Luther lorsqu'il nous explique les circonstances qui ont motivé sa recherche d'une nouvelle manière de croire, autant on ne trouve pas grand-chose de ce genre chez Calvin. Ainsi Bernard Cottret, qui s'est attaché à

analyser de près les deux personnalités, et qui est tout aussi favorable à Calvin qu'à Luther, ne parvient pas à trouver à quel moment, pour quelle raison personnelle, Calvin a fait le choix d'une intime conversion.

Calvin a pourtant écrit longuement sur sa vie. Seul un passage indique peut-être là où réside la véritable raison, lorsqu'il écrit : « *Je fus tout ébahi que devant que l'on passât, tous ceux qui avaient quelque désir de la pure doctrine se rangeaient à moi pour apprendre, combien que je ne fisse que commencer moi-même* ». Ce que nous nous permettons de traduire plus simplement par : « *A peine avais-je commencé par formuler, un peu, timidement, quelques idées qui allaient dans le sens la Réforme, j'ai eu de suite du succès, alors j'ai insisté sur cette voie.* »

La France a connu un premier épisode important de répression contre la Réforme en 1534. Des placards ont en effet été affichés à Paris, Orléans, Tours et Blois, qui dénoncent les « *insupportables abus de la messe papale* ». Il y en a partout, jusque sur la porte de la chambre de François 1<sup>er</sup>. Des hommes, des femmes, ont été mis à mort. Calvin s'est enfui avec d'autres hors de France.

En Suisse, il se trouve gagné en 1536 par Guillaume Farel, un réformateur de la génération de Luther. Cette année-là, la Réforme devient religion officielle dans la ville de Genève. Dans la lignée de Luther, Calvin se moque de l'utilisation des reliques : « *Or le premier vice et comme la racine du mal a été qu'au lieu de chercher Jésus-Christ en sa parole, en ses sacrements et en ses grâces spirituelles, le monde, selon sa coutume, s'est amusé à ses robes, chemises et drapeaux ; et en ce faisant a laissé le principal pour suivre l'accessoire* ». (Traité des reliques, écrit en 1543). « *Pourtant, ce qu'il y a tant de fausses reliques et controuvées partout, cela n'est venu d'autre cause, sinon que Dieu a permis que le monde fût doublement trompé et déçu, puisqu'il aimait tromperie et mensonge* ».

« *Car il serait besoin d'avoir registres de toutes parts pour savoir quelles reliques on dit qu'il y a en chacun lieu afin d'en faire comparaison. Et lors on connaîtrait que chacun apôtre aurait plus de quatre corps, et chacun saint pour le moins deux ou trois* ». « *Et premièrement nous faut dire de sa croix, en laquelle il fut pendu (...) Et en quelques lieux, il y en a de bien gros éclats, comme à la Sainte-Chapelle de Paris, et à Poitiers, et à Rome où il y en a un crucifix assez grand qui en est fait, comme l'on dit. Bref, si on voulait ramasser tout ce qui s'est trouvé, il y en aurait la charge d'un bon grand bateau. L'Évangile testifie que la croix pouvait être portée d'un homme* ».

Et Calvin de continuer pendant 60 pages : « *Touchant de la couronne d'épine, il faut dire que les pièces en ont été replantées pour reverdir* ». Et il envoie cette claque en conclusion : « *Cette façon de faire est une pollution et ordure qu'on ne devrait nullement tolérer en l'Église (...). Si quelqu'un n'est content de cela, qu'il regarde l'usage des pères anciens, afin de se conformer à leurs exemples* ».

Plus sérieusement, Calvin rédige les textes dont la ville a selon lui besoin, *Quatre Articles* ou encore *Instruction et Confession de foi*, pour lui donner une armature doctrinale. Avec son texte *Ordonnances ecclésiastiques*, Calvin met en place une organisation de l'Église réformée. Là, il oublie complètement l'idée d'égalité au sein de l'Église qui était celle de

Luther. Il instaure au contraire une véritable hiérarchie, même si elle est simplifiée par rapport au clergé catholique. Il y aura donc quatre ministères, les pasteurs, les docteurs, les anciens et les diacres. Les pasteurs disent la Parole. Les docteurs sont chargés de l'enseignement de la jeunesse. Les anciens sont ceux qui ont le véritable pouvoir, ils sont chargés de surveiller tous les autres membres de l'Eglise, avec droit de sanction. Enfin, les diacres sont des laïcs chargés du soin des pauvres, mais aussi de la gestion des fonds de l'Eglise : ici, c'est une part du pouvoir qui est donnée en dehors de l'Eglise, dans le sens de ce que souhaitait Luther, qui se méfiait de ce à quoi avait abouti une Eglise totalement fermée.

Calvin s'efforce de vouloir contrôler la vie morale à Genève, et il veut pourchasser ceux qui ne croient pas selon la réforme qu'il préconise. De grandes familles de la ville de Genève vont alors s'opposer à lui, estimant qu'il prend trop de pouvoirs. Lui qui est un humaniste au départ, va se mettre à combattre les humanistes qui refusent de suivre la Réforme. Il s'en prend de manière générale à tous les autres courants, anabaptistes, spiritualistes, antitrinitaires.

Très concrètement, il demande aux laïcs de mettre en place un système de commissaires de quartier, en clair une police. « *Le contrôle des mœurs devait être assuré par les "voisins et parents"* » (Léonard). Et la procédure est soigneusement détaillée : on commence par aller voir celui qui agit avec peu de morale, officieusement, pour lui éviter une procédure de police, puis un jugement. En cas de résistance, on envoie le coupable devant une juridiction, composée de pasteurs et de « délégués » laïcs. Enfin, les sanctions prévues sont : suspension de la Cène, excommunication prononcée par le pasteur, et pour ceux qui restent sur leur position, remise par l'Eglise au bras séculier, au pouvoir civil qui, au moins, décide le bannissement. Enfin, Calvin prévoit un interrogatoire de tout le monde à Genève, sous la forme d'une « *confession individuelle de la foi évangélique* ». Une exception est faite pour les membres du gouvernement, qui pourront le faire devant leurs conseils, leur propre réunion, sans la présence d'autres citoyens.

Qui sont les antitrinitaires ? Ce courant refuse de croire dans le dogme catholique selon lequel le Dieu unique existe en trois personnes (le créateur tel qu'il est décrit dans la Bible, Jésus que la tradition voit comme son fils, et l'esprit saint). Les Témoins de Jéhovah d'aujourd'hui sont des antitrinitaires. Un antitrinitaire va devenir célèbre, c'est Michel Servet. Médecin et théologien, il s'intéresse à de nombreux domaines, des mathématiques à la géographie, de l'astrologie à l'alchimie, et aussi à la médecine. C'est un humaniste. Sur le plan scientifique, il pressent une sorte d'unité dans les principes qui régissent tous les fonctionnements. Il comprend le mécanisme d'une partie de la circulation du sang, celle qui irrigue le cœur et ses alentours. On pense qu'il était sur le point de comprendre l'ensemble de la circulation du sang dans le corps humain.

Mais ses écrits sur la religion, *La restitution du christianisme*, vont lui valoir une double condamnation à mort, et par les catholiques, et par les protestants. Il refuse le baptême avant l'âge de 20 ans, et surtout, le dogme de la trinité. Il refuse d'abjurer, de reconnaître son erreur. Pour Calvin, tout hérétique n'est qu'un chien. Il l'a écrit en 1547 à Farel : « *Servet vient de m'envoyer avec ses lettres un nouveau volume de ses divagations... Il viendrait ici si je le laissais faire. Mais je n'en ferais rien. Car alors, pour peu que j'aie ici quelque autorité, je ne le laisserais plus repartir vivant* ». Calvin le traite de « *chien enragé*,

*aboyant et mordant* ». Calvin demande à ce que Michel Servet soit brûlé à petit feu. Il le sera pendant une demi-heure, le 27 octobre 1553.

Voici le texte de la sentence du Conseil de Genève : « *Toy, Michel Servet, condamnons à debvoir estre lié et mené au lieu de Champel, et là debvoir estre à un piloris attaché et bruslé tout vifz avec ton livre, tant escript de ta main que imprimé, jusques à ce que ton corps soit réduit en cendres ; et ainsi finiras tes jours pour donner exemple aux autres qui tel cas vouldroient commettre* ».

Selon Cottret, Calvin avait un intérêt personnel à cette condamnation et cette dureté envers Servet. C'est que Calvin était plus ou moins soupçonné de longue date de ne pas croire avec suffisamment de conviction au dogme de la sainte Trinité. Calvin se serait ainsi refait une santé théologique en jouant le pire des persécuteurs.

Un théologien protestant, Sébastien Castellion, va protester contre ce traitement fait aux hérétiques : « *Il vaudrait mieux laisser vivre sent, voire mille hérétiques que de faire mourir un homme de bien sous ombre d'hérésie* ». Castellion a écrit par ailleurs au sujet de Calvin : « *Le moment n'est pas loin où résister à Calvin sera pour Calvin résister au Saint esprit* ».

Mais les persécuteurs de Michel Servet sont persuadés d'avoir la preuve qu'il était bien un hérétique. En effet, lors de sa mort, Servet a dit « *Ô Jésus, fils du Dieu éternel, aie pitié de moi* ». Alors qu'il fallait dire : « *Ô Jésus, fils éternel de Dieu* ».

L'air du temps est à considérer une vraie Eglise « *à sa capacité à brûler les hérétiques* » (Cottret) et Genève gagne donc en réputation. Genève continue d'attirer de nouveaux adeptes, mais toujours avec cette intolérance, cet esprit obtus, fermé et intransigeant. La ville de 10 000 habitants voit certaines années sa population doubler du fait des arrivées, essentiellement des bourgeois, des Français, des Italiens, qui y cherchent refuge. Genève se veut devenir la Rome des protestants. Calvin insiste beaucoup sur l'esprit d'organisation, d'administration, sur la spécialisation.

Un débat a lieu sur le fait de savoir ce qui doit prédominer : est-ce à l'Eglise désormais protestante de diriger la vie civile ou à la vie civile de diriger l'Eglise ? Les tenants les plus radicaux de la Réforme sont pour garder ce qu'on appelle une théocratie : une place dominante à l'Eglise. Calvin est pour un pouvoir civil. On ne sépare pas pour autant l'Eglise et l'Etat, mais les pasteurs n'exercent plus de pouvoir civil, comme la fonction de magistrat. « *Les pasteurs indignes seront déposés et punis par la loi* » (Cottret).

Aujourd'hui, les textes qui étudient l'histoire du protestantisme sont influencés par les aspects plus positifs que pourront montrer notamment les capitaines d'industrie et les ardents défenseurs du capitalisme que seront un certain nombre de protestants au 19<sup>e</sup> siècle. Du coup, leur écriture de la période de Calvin a tendance à embellir celle-ci. Mais quand on lit Calvin lui-même, on peut se dire que la vision de l'homme sur terre n'a encore pas beaucoup changé. Elle semble même en retrait par rapport à celle de Luther.

Ainsi, quand Calvin fait allusion au fameux péché, qui avait tourmenté Luther, il écrit tout de même : « *Quand l'Écriture nous montre qui nous sommes, c'est pour nous anéantir complètement. Il est vrai que les hommes se priseront (s'estimeront) tant et plus, se faisant accroire qu'il y a quelque grande dignité en eux. Or, ils se peuvent bien priser car, cependant, Dieu ne connaît en eux que toute ordure et puantise ; il les rejette, voire jusqu'à les avoir détestables. Et ainsi, que nous ayons cette folie et que nous soyons si outrecuidés de nous glorifier en ce que nous imaginons être de vertu et de sagesse en nous (...). Car nous connaissons qu'il n'y a pas une seule goutte de bien en nous et alors nous n'avons plus d'occasion de nous faire valoir en façon que ce soit* ».

Cet autre passage de Calvin, pour ceux qui auraient encore un doute : « *Quand l'horrible majesté de Dieu nous vient en penser, il est impossible que nous ne soyons pas épouvantés* » ; « *Son infinité doit nous épouvanter* » ; « *La crainte est le fondement de la religion* ».

Genève se situe en Suisse, mais c'est bien en France que les idées et les pratiques de Calvin vont prendre une vaste expansion. Il est vrai que la répression anticatholique interdit que naisse en France un bastion de cette importance.

Dans le royaume de France, les écrits de Luther circulent, sont vendus et sont lus dès 1518. Une condamnation de la Sorbonne n'y change rien. Dans de nombreuses villes, des partisans de Luther constituent des groupes dès les années 1520. Une littérature protestante se multiplie dans les années 1540.

Mais Calvin n'apprécie pas tous ces textes qui ne viennent pas de lui. Il condamne les illuministes, les nicodémistes et force à une unification sur le plan des idées comme sur le plan de l'organisation. Il recrute essentiellement dans les villes, parmi les bourgeois, les artisans, les intellectuels et les hommes d'Église. Il influence bien moins le monde paysan ou illettré, plus conservateur. Selon Bernard Voguer, les nobles vont longtemps hésiter à le rejoindre.

En 1555, Calvin a mis en place tout un réseau de correspondance et d'envoyés personnels. Il établit comme règle que « *Pour avoir homme qui vous distribue la Sainte-Cène de N-S J.C., il faut en premier lieu qu'il soit élu et choisi par vous d'un commun accord. Et pour ce faire, il est requis que vous ayez un corps d'Église établi* ». En clair, Calvin met des conditions qui d'un côté interdisent les initiatives trop individuelles, qu'il ne contrôlerait plus, et de l'autre, qui mettent au pied du mur le nouveau croyant, en lui disant : tu es seul, ou vous êtes peu nombreux, si vous croyez en votre foi, il vous faut recruter. Calvin ne se satisfait pas d'un simple « *protestantisme de masse* », qui veut qu'une population donnée suive la religion de son prince. Il pousse à ce qu'il appelle « *un protestantisme de choix* ».

De 1555 à 1562, la Compagnie de Genève envoie 88 pasteurs aux quatre coins de la France. Tous se mettent à bâtir une Église selon le modèle de Genève, et Genève surveille soigneusement leur activité. Ces protestants mêlent habilement un travail ouvert dès qu'il devient possible, à des méthodes clandestines tant que cela ne l'est pas. Une réunion, qui devait être clandestine, rue du Faubourg-Saint-Jacques est dévoilée. Les autorités sont

stupéfaites par le niveau social des personnes arrêtées : « *sur les 130 prisonniers, 30 noms nobles, et des femmes du plus haut rang* » (Léonard).

Calvin multiplie les efforts, envoie en France de nombreux hommes dévoués. Le résultat en est que les groupes jusque-là plus ou moins informels s'organisent en assemblées menées par un consistoire – une assemblée de ministres du culte mais aussi de laïcs, chargée de gérer les intérêts de la communauté -. Ces nouvelles assemblées sont menées par un ministre de la parole.

Calvin continue d'être très suspicieux sur ce qui se passe en France. Il lui semble que la réforme se développe trop vite, donc un peu trop par en-bas. Début des années 1610, on compte en France 670 Eglises réformées. Une assemblée nationale de délégués, pasteurs et laïques, qu'on appelle un synode, est chargée de garder une cohésion, et de ramener dans la droite ligne ceux qui dévièrent du chemin voulu en haut. Le premier synode se tient à Paris en 1559. Les Eglises regroupent alors entre 1,5 et 2 millions d'adeptes. Selon Voguer, Calvin contribua à la politisation et même la militarisation des Eglises pour éviter des déviations doctrinales et sociales.

Nous avons vu la mise en place du synode. Entre celui-ci et l'Eglise locale, rien n'existe. Au niveau local, le pouvoir appartient au collège des anciens. Les anciens étant souvent atteints aux yeux par la maladie dénommée presbytes, on dit d'eux qu'ils sont des presbytes, et le fonctionnement qui est mis en place, qui donne le pouvoir aux anciens, pasteurs et laïcs, va se dénommer presbytérianisme.

Enfin, une véritable police morale est mise en place, avec la publication d'une *Discipline*, que les anciens sont chargés de faire respecter dans chaque communauté. Le protestant « *ne va pas jurer, boire, danser, se disputer, sans encourir la sanction des anciens* ».

## LA CONTRE-REFORME PAR LA GUERRE, LES GUERRES DE RELIGION EN FRANCE

---

Dans un premier temps, la percée de la réforme protestante a été contrée localement ici ou là, par tel prince allemand, par tel canton suisse. Mais bientôt, l'Eglise catholique va se décider à combattre la montée de la Réforme par de plus vastes moyens. L'ensemble de cette réaction, les historiens protestants du 19<sup>e</sup> siècle l'ont appelée la Contre-réforme. De leur côté, des historiens catholiques ont refusé d'utiliser cette expression. Mais la réalité, elle, a bien existé. Et elle a duré au bas mot 250 ans, pratiquement des années 1520 jusqu'aux années qui amènent à la Révolution française.

Deux grands moyens ont été utilisés par le camp catholique pour tenter, non pas de faire reculer le protestantisme, mais bien de le faire disparaître. Une bataille sur le plan des idées, des croyances et une autre sur le plan de la force, la répression, la guerre et y compris la guerre civile.

En France, la crise qui oppose de plus en plus une fraction de la noblesse aux privilèges de la hiérarchie de l'Eglise, s'intensifie à la fin des années 1550. Elle finit par se

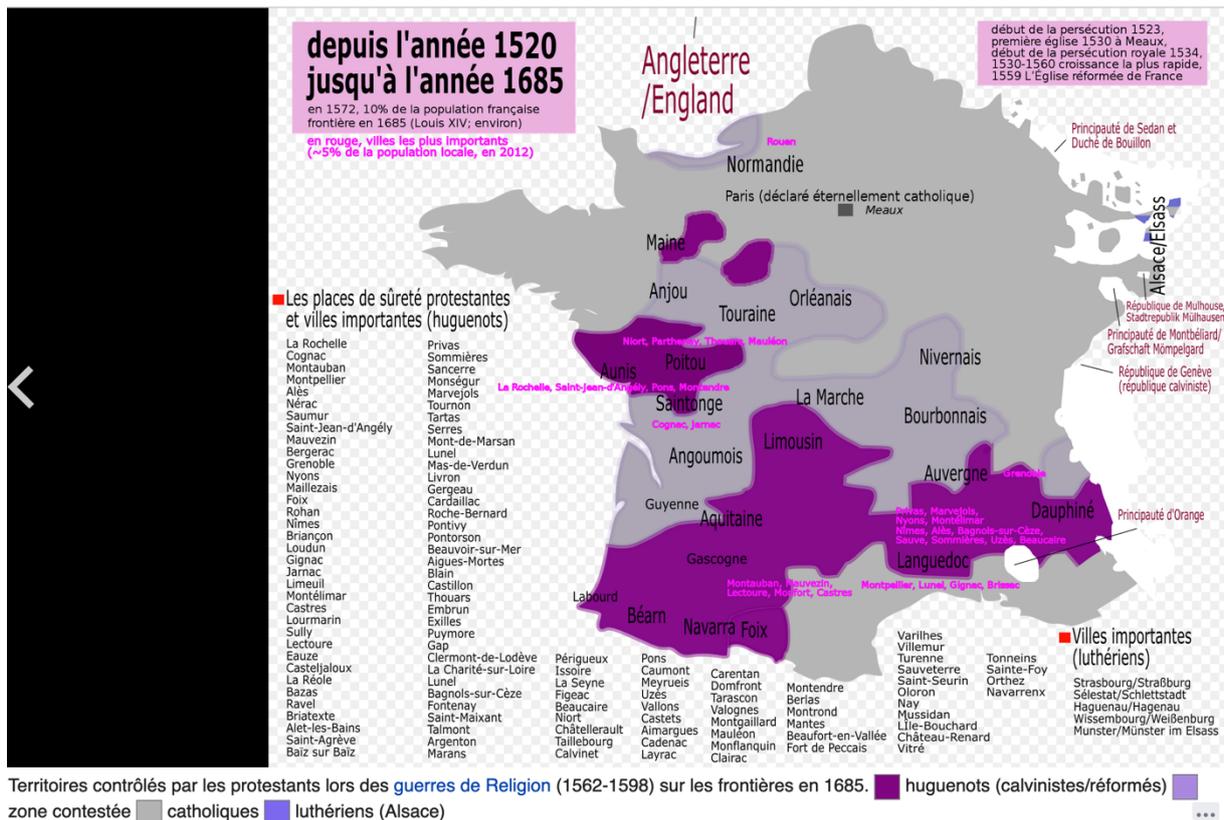
crystalliser sur quelques grandes familles aristocratiques : Une fois gagné un dignitaire local, la religion réformée s'étend par clientélisme : on rejoint le noble auquel on est déjà attaché. C'est ainsi, petit à petit, que deux grands camps vont se constituer dans le royaume de France, dirigés par quelques très grandes familles : côté catholique, les Guise et les Montmorency ; côté protestant, les Condé, les Châtillon, et même une partie des Bourbon, qui est une famille de sang royal. De 1561 à 1594, il y aura au total 8 guerres de religion en France, sur une période de 33 ans, une vie entière d'adulte pour l'époque.

Le roi de France Henri 2 (1547-1559) a beau faire, il ne parvient pas à freiner l'expansion du calvinisme. Selon des estimations, un quart de la population du royaume vit bientôt dans un lieu où l'Eglise est réformée ; ce qui ne signifie pas forcément d'ailleurs qu'un quart de la population soit des protestants convaincus. En 1561, les protestants sont de l'ordre de deux millions, soit un dixième de la population.

On parle en France de « huguenots ». Ce terme, dérivé du prénom Hugues, proviendrait, selon certains, de Genève, où un certain Hugues Besançon dirigeait un parti pour l'indépendance par rapport au duc de Savoie. Mais d'autres lui attribuent une origine française, en référence à Hugues Capet. Il est donc possible que ce soit au départ un terme plutôt méprisant, qui finira par devenir une revendication.

La violence contre les Huguenots a commencé par des persécutions menées dès 1534. Pour le roi, l'existence d'une autre religion nuit à son autorité. Le Parlement d'Aix décide et ordonne le massacre de 3000 Vaudois, dans le Vaucluse actuel. Mais la répression n'empêche pas la nouvelle religion de s'étendre. Car c'est en milieu urbain, auprès de ceux qui ont accès à la culture, bourgeois, artisans, gens d'Eglise, officiers de justice, qu'elle se propage d'abord. C'est eux qui harangent les foules. Et une partie des officiers répugne à s'en prendre à des gens de leur monde.

Les menaces sur les protestants ont amené certains chefs huguenots à s'armer et à fortifier des villes sous leur contrôle. La guerre va commencer lorsque le roi édicte que les protestants devront se réunir en dehors des villes pour célébrer leur culte. Le duc catholique de Guise lance alors ses soldats contre une réunion dans le village de Wassy (Haute Marne) et y fait 50 morts et 150 blessés, femmes et enfants inclus. Les protestants réagissent : c'est la guerre.



Cette guerre est donc menée sous la direction de nobles qui s'opposent à d'autres nobles, et elle est menée sur des bases féodales, c'est-à-dire, explique Harman, « *par des armées dirigées et constituées en grande partie par des nobles* ». Cela va mettre à l'arrière-plan la question sociale. Cela fait aussi le jeu des partisans de l'ordre ancien, car les aristocrates catholiques sont deux fois plus nombreux que les aristocrates devenus protestants.

Les princes huguenots, loin d'être exemplaires, « *pouvaient être tout aussi cupides, débauchés et "immoraux" que leurs rivaux catholiques* », explique Harman. Et cela ne pouvait que dégoûter ceux de la classe moyenne qui avaient rejoint la cause calviniste. Sous la direction de ces grandes familles nobles, les protestants se montrent aussi cruels et peu éclairés que les catholiques. Début 1562, ils s'acharnent à détruire chapelles et églises. Ils font du vandalisme pédagogique : « *Regardez, expliquent-ils, on peut détruire les croix des faussaires, Dieu ne proteste pas, c'est bien qu'il est avec nous !* ». Les armées protestantes vont s'emparer de villes comme Lyon, Poitiers, Rouen, seconde ville du royaume.

L'épisode le plus épouvantable, c'est la nuit de la Saint Barthélémy. Mais avant de le relater ici, il faut préciser que, contrairement à ce que l'histoire nous laisse comme impression, à la veille de la Saint Barthélémy, la France semble à deux doigts de passer entièrement aux mains des protestants. Ceux-ci, craignant un accord avec l'Espagne contre eux, et craignant une attaque prochaine, vont tenter ce qu'ils appellent alors une « prise d'armes », nous dirions aujourd'hui un coup d'Etat.

C'est Emile Léonard qui raconte : « *Leurs chefs, groupés autour de Condé, décidèrent, malgré Coligny, une nouvelle prise d'armes, fixée à la Saint Michel (29 septembre) 1567. Bien organisée, elle s'assura, du coup, de cinquante places (cinquante villes fortifiées), non sans massacres, comme la fameuse "Michelade" de Nîmes (80 prêtres et laïcs furent tués dans la cour de l'évêché), mais elle manqua son but principal, l'enlèvement de la Cour qui, de Meaux, put se réfugier à Paris* ». Cet épisode fait passer entièrement Catherine de Médicis - qui avait été reine de France (1547-1559) - du côté catholique.

Elle va profiter du mariage de sa fille Marguerite avec Henri 4, mariage pour lequel l'élite protestante de France est à Paris. Le 24 août 1572, les catholiques vont extraire du Palais du Louvre les nobles protestants qui y sont logés. Une fois sortis de là, on les emmène dans les rues voisines, où ils sont exécutés. Après quoi, les corps sont rassemblés devant le palais, dénudés, traînés dans les rues de Paris et finalement jetés dans la Seine.

Dès le premier jour, le roi Charles 9 (1560-1574) aurait donné l'ordre de stopper immédiatement les massacres. Mais ceux-ci commencés, c'est comme une pulsion de mort qui s'est emparée de nombre de responsables catholiques et d'une partie de la population. Les prêtres catholiques enflamment les fidèles dans les églises. Et la population a le sentiment qu'elle a reçu un permis de tuer. Des cadavres sont éviscérés, dévorés.

L'idée de départ était seulement de décapiter la tête du parti protestant. Mais il est impossible d'arrêter les tueries. Il est probable que les exactions et les comportements révoltants des nobles huguenots, leur attitude méprisante envers les pauvres, ont aussi joué un rôle, permettant aux chefs catholiques d'enrôler des pauvres dans cette répression sanguinaire.

Les massacres vont durer plusieurs jours dans Paris, plusieurs semaines dans le pays. On ne se contente plus de tuer les responsables protestants, on vise carrément à éliminer tout ce qui est protestant. Dans Paris, les maisons des protestants sont pillées. Certains trouvent refuge chez des catholiques, mais du coup, les catholiques suspectés d'abriter des protestants sont fouillés, et risquent à leur tour d'être massacrés. C'est le cas de quiconque montre une hostilité à ce massacre. La fureur et le zèle des tueurs est tel que l'on massacre également au passage des étrangers, parce qu'ils sont étrangers, des Italiens notamment.

La tuerie touche Orléans dès le lendemain de la Saint Barthélémy, le 25 août 1572. En septembre, elle atteint Meaux, Angers, Saumur, en octobre Bordeaux, Troyes, Rouen, Toulouse, Albi, Valence, Orange. Dans quelques cas, les autorités essaient de protéger les protestants en les mettant en prison. Mais des prisons sont forcées et les protestants massacrés, à Lyon, Rouen, Albi. On connaît mal le bilan, estimé à 3000 morts dans Paris, et de 5000 à 10 000, voire 30 000, dans toute la France. La barbarie est là quand la religion se bat pour le pouvoir.

Ces guerres de religion vont durer de manière presque ininterrompue de 1561 à 1594. Elles durent chaque fois 3 ou 4 ans, s'interrompent avec la proclamation d'un Edit, puis reprennent. Une véritable pause n'aura lieu qu'avec le fameux Edit de Nantes, en 1598, qu'on nous présente parfois comme un modèle d'entente et de tolérance religieuse. En fait, il ne fait que consacrer, comme tout accord de paix, un rapport de forces au moment de la

signature. Le combat ne cesse que parce que des deux côtés, on y trouve un certain avantage, tout en n'abandonnant pas l'idée de regagner du terrain plus tard. Mais c'est quand même le premier document en Europe qui reconnaît les protestants comme étant des Chrétiens.

La France est, en effet, un temps gouvernée par un roi protestant de la famille des Bourbon, Henri 4, qui règne de 1589 à 1610. Bien que baptisé catholique, il a changé plusieurs fois de religion, selon qu'il était auprès de son père ou de sa mère. Il se retrouve réformé au moment où il hérite du trône de France. Il a participé aux guerres de religion, en tant que prince de sang et chef de la noblesse protestante.

Il devient roi de France, selon les lois de succession, en 1589. Mais cela ne va en rien régler le problème. Pire, cette arrivée au pouvoir d'un roi protestant, puis son mariage avec une catholique, Marguerite de Valois, vont exaspérer les extrémistes catholiques et une partie de la population catholique, qui n'apprécie pas ce qui se passe dans les hautes sphères et devient hostile à l'idée de réconciliation. Quant à la noblesse catholique, elle a organisé une ligue pour lui faire la guerre.

En 1593, pour tente de consolider sa légitimité, et pouvoir se faire sacrer, Henri 4 se convertit au catholicisme à la basilique de Saint-Denis. Mais une partie de la Ligue catholique n'en continue pas moins sa guerre contre lui. Il sera finalement assassiné en 1610 à Paris, rue de la ferronnerie, près de l'actuel forum des Halles, par un catholique fanatique venu d'Angoulême, Ravailac.

Avec l'Edit de Nantes, les Huguenots ont obtenu la liberté de conscience, la liberté de culte même si elle est limitée à certains lieux et certaines conditions, une égalité civile avec les catholiques. Dans quatre villes, les tribunaux sont mi-parties. Pour se protéger, les protestants ont droit de conserver pour huit ans une centaine de places fortes, ce qui sera renouvelé en 1606.

Mais bientôt, en mettant d'ailleurs en application des clauses de l'Edit de Nantes, le successeur d'Henri 4, Louis 13 (1610-1643) relance le catholicisme dans les régions où il avait été supprimé. Eglises et biens catholiques sont repris, alors que les protestants doivent rester limités à leurs lieux. Après le siège et la capitulation de la ville de La Rochelle reprise par Richelieu (octobre 1628), la soi-disant paix qui est signée enlève aux protestants tous leurs « lieux de refuge ». Les Huguenots français n'ont plus de force militaire.

En 1685, le fameux grand roi Louis 14 décide la révocation de l'Edit de Nantes. De nombreux temples sont détruits, faisant des protestants des marginaux. Des métiers leur sont interdits, des missions catholiques partent à la reconquête des territoires protestants, les mariages entre protestants et catholiques diminuent brutalement. On va jusqu'à enlever des enfants de familles bourgeoises pour les éduquer dans le catholicisme. Ils sont 250 000 protestants à quitter la France clandestinement, pour la Suisse, l'Allemagne, l'Angleterre. Une partie des élites intellectuelle, bancaire, négociante, artisanale, quitte la France. Ces réfugiés vont apprendre de nouveaux modes de vie, bien plus ouverts pour cette époque.

Mais la majorité de la population protestante ne peut que rester, c'est la plus pauvre. Il faut se convertir ou fuir : une partie se convertit, mais reste fidèle secrètement, en famille. On cache les bibles, on désapprend aux enfants ce qu'ils ont appris dans la journée. On se réunit dans les grottes, les montagnes. On va appeler par le terme de « Désert » ce moment de leur histoire.

Ces protestants secrets sont férus de la lecture de l'Ancien testament ; ils s'identifient au peuple hébreu à la lecture de son histoire : comme lui, ils connaissent la chute du Temple, le départ en exil, le monarque intolérant ; pour eux, Babylone qui persécute les Juifs et les oblige à s'exiler, c'est la France. C'est de là que vient cette fascination pour le peuple hébreu, qui se mêle à la vision héritée du catholicisme qui est d'en attendre une future conversion au christianisme.

Une révolte populaire est devenue une légende pour les protestants, c'est celle des Camisards, dans une région montagneuse du Massif Central, les Cévennes. C'est une révolte sans chefs, tous les pasteurs ayant été exécutés ou mis en fuite. Il reste quelques noms : celui d'un fils de boulanger, Jean Cavalier, ou un fils d'agriculteur, Abdias Maurel. Les révoltés sont au nombre de 2000. De leur fin fond des Cévennes, ils vont obliger le roi à mobiliser plus de 20 000 soldats.

Cette révolte partie d'en bas va durer treize années, de 1702 à 1715. Elle éclate suite aux persécutions qui ont repris, avec Louis 14 (1643-1715) qui a annulé, révoqué l'Edit de Nantes (1685). Jean Cavalier va gagner deux batailles, en 1702 et 1704, grâce à la parfaite connaissance du terrain, et une participation complète de la population. En face, les troupes royales vont jusqu'à brûler des villages entiers. Le maréchal de Montrevel rase 450 villages, avec la bénédiction du pape. La violence est extrême des deux côtés. En 1703, les Camisards massacrent les 60 habitants catholiques du village de Saturargues, près de Lunel.

Les autorités vont tirer une leçon de cet évènement : c'est que la révolte religieuse, lorsqu'elle est vraiment populaire, est un danger autrement difficile à combattre et à maîtriser. Un danger qui risque aussi la contagion. Aussi, à l'avenir, les verra-t-on prendre bien plus de gants et modérer la répression anti-religieuse, pour éviter d'avoir une nouvelle fois affaire à un tel mouvement. Un détail révélateur, pour les Camisards, on ne parle pas de « guerre de religion », mais juste de « révolte ».

Les persécutions ne vont plus cesser pour les protestants, jusqu'à la fin du 18<sup>e</sup> siècle. Viols, rapt d'enfants pour les rééduquer, torture : l'intolérance est au plus haut point. Lorsqu'un groupe de 47 personnes est surpris à Anduze par les soldats du roi, il y aura 3 pendaisons, sur la place publique, 9 hommes envoyés aux galères perpétuelles, 17 femmes emprisonnées à vie, à moins de se convertir. Marie Durand, l'une de celles qui refusent, restera enfermée 38 ans.

Des milliers d'hommes sont envoyés aux galères, en tant que déserteurs, violeurs, contrebandiers. On interdit que les morts des protestants soient enterrés sur la terre sacrée des cimetières catholiques. Les familles enterrent leurs morts dans une cave, un jardin, un champ. Ou alors, ils se convertissent avant leur mort.

Au total, le bilan de ces longues guerres de religion est contrasté pour la France. La petite bourgeoisie des villes qui a fait le choix de se soumettre à une fraction de la noblesse pour mener son combat n'a pas pu gagner, car elle ne pouvait pas, de cette manière, entraîner suffisamment de monde parmi les classes pauvres de l'époque. Les protestants se sont retrouvés confinés dans certaines villes fortifiées, puis chassés un siècle plus tard.

*« La défaite de la classe moyenne ne fut pas aussi totale et catastrophique qu'en Allemagne, conclut Harman. La classe moyenne et le commerce continuèrent à progresser et les hommes d'affaires à prospérer. Certains purent accéder grâce à leur argent à une nouvelle aristocratie (la noblesse de robe), ou marier leurs enfants à des membres de l'ancienne noblesse (la noblesse d'épée). Mais, pendant encore deux siècles et demi, ils durent vivre dans une société où la répression, le gaspillage et l'arrogance de l'aristocratie étaient acceptés ».*

Ce qui règlera le problème de la coexistence des deux religions, en France, ce sera seulement la Révolution française. Tant que le pouvoir politique avait éprouvé le besoin de se couvrir également du pouvoir religieux, les enjeux et les rivalités de puissance étaient inévitables et considérables. La révolution va éloigner l'Eglise en lui retirant son pouvoir politique. L'article 10 de la déclaration des droits de l'homme déclare : *« Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, même religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la Loi ».*

*« On est devenus citoyens en août 1789 »*, explique Michel Rocard en parlant des protestants. Et il précise l'ordre dans lequel sont cités les nouveaux citoyens : *« Les Juifs, les protestants, les comédiens, les gens de couleur »* (Protestants de France, 1/2 Une blessure française, V. Manns 2015, 53min).

Pour en revenir à la Contre-Réforme catholique, il faut ajouter que la France n'a pas été le seul pays où celle-ci s'est exercée par la force et la violence. Jean Delumeau cite, en vrac, cette liste d'actions brutales : *« Les placards de Charles Quint aux Pays-Bas, les condamnations ordonnées en Angleterre par Marie Tudor, l'Inquisition espagnole sous Philippe 2, la répression du duc d'Albe dans l'actuelle Belgique (1567-1572) et les excès des ligueurs, les exécutions de nobles protestants à Prague après la bataille de la Montagne Blanche (1620), le siège de La Rochelle (1627-1628), les dragonnades en France sous Louis 14 ont laissé dans l'histoire un sinistre souvenir ».*

Au niveau de l'Europe, les princes catholiques, encouragés par Rome, vont obtenir des succès importants dans les provinces du sud des Pays-Bas, dans l'actuelle Belgique, en France et en Bohême-Moravie. Les Réformés ont dû quitter les Pays-Bas en 1584-1585, ou se convertir. Il en va de même en Bohême-Moravie, dans la République tchèque actuelle. En France, les Huguenots sont séparés de la communauté nationale. Les derniers galériens huguenots ne seront libérés qu'en 1775.

Parallèlement aux actions de guerre, la Contre-Réforme est menée également sur le plan des idées, même si, là aussi, on n'hésite pas à user de la force. En Bavière, et de manière générale, dans toutes les provinces qui ont été reconquises ou qui étaient restées aux mains de princes catholiques, va être exercé sur les masses cette fois un contrôle plus strict, et on va convertir les populations de gré ou de force si nécessaire.

Des missions de l'intérieur se chargent de christianiser le peuple. Les congrégations féminines aussi se développent de manière impressionnante : Carmélites (avec Thérèse d'Avila), Ursulines, Visitandines, Filles de la Charité. Le catéchisme devient obligatoire. A l'extérieur de l'Europe, l'activité des missionnaires est énorme, en Amérique centrale et au Mexique notamment. L'ensemble de la période 1500-1800 connaît une expansion planétaire du catholicisme.

Au 17<sup>e</sup> siècle, on voit se multiplier les universités catholiques, les collèges catholiques, les confréries, les missions catholiques. On crée des séminaires, on reconstruit les églises dans un style bien plus grandiose et plus riche, pour impressionner les foules. Inutile de dire qu'auprès des plus pauvres, de la masse des paysans, les arguments utilisés par les prêtres catholiques pour s'en prendre aux protestants, et qui sont colportés dans la population, ne sont pas d'un grand niveau théologique. Les protestants ? Ils ont les pieds fourchus, ils ont la langue noire. Et bien sûr, ils n'ont pas d'âme.

Pour répondre au danger protestant, le Concile de Trente va mener un travail qui va durer 18 ans, de 1545 à 1563, et qui va s'étendre sur cinq papes consécutifs. Sur chacune des idées religieuses mises en avant par les protestants, le Concile va répondre, point par point, et chercher à consolider les croyances, à éclaircir les interprétations : le péché originel et sa justification, les rapports entre l'Écriture sainte et la tradition, la signification des sacrements, la présence du Christ lors de l'Eucharistie.

Les décisions sont un mélange de grande fermeté et de quelques concessions au protestantisme qui ne disent pas leur nom. Par exemple, le Concile rappelle que les 7 sacrements sont nécessaires pour mériter le salut. Ils doivent être conférés par un prêtre, sauf le baptême, qui peut l'être par un laïc. Pour ce qui est de l'Eucharistie, le concile confirme et détaille soigneusement : « *Par la consécration du pain et du vin s'opère le changement de toute la substance du pain en la substance du Corps du Christ notre Seigneur et de toute la substance du vin en la substance de son Sang ; ce changement, l'Église catholique l'a justement et exactement appelé transsubstantiation* ». Et l'on doit donc conserver les hosties et le vin.

La messe est un sacrifice, elle doit être dite en latin, mais le prêtre peut faire son sermon, la leçon de morale du jour, dans la langue parlée du lieu. Le culte des saints est confirmé, mais on crée une nuance entre deux niveaux de culte, le culte de *dulie* et le culte de *latrie*. Le premier est une simple vénération au saint lui-même, le second n'est dû qu'à Dieu et à ses formes de la Sainte Trinité. Exception doublement particulière est faite pour le culte de la Vierge Marie ; très populaire, il est appelé *hyperdulie*.

On s'emploie à rendre le clergé capable d'enseigner la religion. Le Concile fait publier un Bréviaire et un missel romains. Il veut réformer religieux et religieuses. Les évêques ont obligation de visiter toutes les églises de leur diocèse chaque année. Il est interdit de cumuler les évêchés. Le port des habits religieux est obligatoire, en permanence. Tout le monde doit pouvoir voir le religieux de l'Église, il doit se distinguer des laïcs, ne pas être vu en train de boire.

Le changement peut-être le plus important que l'Église va opérer, il la concerne elle-même, la tête de l'empire spirituel. Jean Delumeau énumère ses abus et ses vices avant la réaction que sera le Concile de Trente : « *cupidité des moines, cumul des bénéfices, commende, vie de plus en plus mondaine du haut clergé, train scandaleux de la cour romaine qualifiée par Laurent le Magnifique de "rendez-vous de tous les vices", surtout non-résidence de trop de curés de paroisses et ignorance de nombreux pasteurs* ».

La situation va changer à la tête de l'Église, à Rome. La ville n'est plus un lieu de licence. Les papes vont montrer plus de dignité, même si le fait de s'accaparer le pouvoir dans la famille de génération en génération, va se maintenir : les Gondi vont le garder pendant 93 ans, les évêques de Strasbourg pendant 99 ans... Le gouvernement de l'Église elle-même est modifié à partir du pape Paul 3 (1534). Des congrégations sont mises sur pied avec Sixte Quint. Et on se met à lutter contre l'inertie du bas clergé qui rechigne à s'instruire, et à enseigner le catéchisme.

De Rome, vont partir des directives esthétiques pour la décoration des églises, ce qui va malheureusement effacer une liberté et une diversité plus originales. L'art baroque vient de ce mouvement de la Contre-Réforme. On ne va pas hésiter à remplacer des vitraux multicolores par une verrière blanche, pour amener plus de lumière. On travaille sur l'acoustique, on élève la chaire, on installe de belles balustrades. « *Dans les églises neuves ou restaurées, nous dit Jean Delumeau, le culte prit chaleur, ampleur et couleur* ».

Un nouvel ordre religieux, les Jésuites, va être chargé de faire appliquer avec toute la discipline, le zèle et la rigueur intellectuelle nécessaires, les décisions et le tournant de la Contre-réforme sur le plan spirituel. La Compagnie de Jésus, dont les membres sont appelés Jésuites, est fondée par trois personnes. Ignace de Loyola en est l'âme la plus intransigeante. Elle est approuvée par le pape en 1540. Les Jésuites font les mêmes trois vœux que les autres ordres religieux, pauvreté, chasteté, obéissance, mais s'y ajoute un quatrième bien révélateur : l'obéissance spéciale au pape en ce qui concerne les missions. Ils vont exercer celles-ci aux quatre coins du monde, à une période où l'Europe est en train de lancer des expéditions prétendument de « découvertes ».

Mais ce sont surtout les classes dirigeantes d'Europe que veut conquérir ou reconquérir Ignace de Loyola. La Compagnie de Jésus compte 1000 membres en 1556 à la mort de son fondateur Ignace de Loyola. Un siècle plus tard, ils seront 15 000 et dirigent 550 fondations.

Toute cette activité aura des conséquences au sein du monde protestant, qui se radicalise, se durcit. La tendance protestante majoritaire ou officielle devient intolérante envers les autres. En Suède, au Danemark, en Allemagne luthérienne, dans l'Angleterre des

premiers Stuart, se développe par exemple un rejet des calvinistes au 17<sup>ème</sup> siècle. On met plus l'accent sur l'autorité, on oublie la prédestination, et on censure les livres calvinistes. Même les réfugiés français qui se rendent en Scandinavie sont mal accueillis, parce qu'ils sont certes réformés mais pas luthériens.

## LA GUERRE DE TRENTE ANS

---

Au 17<sup>ème</sup> siècle, une guerre étrange et sporadique va enflammer l'Europe de 1618 à 1648, la Guerre de Trente ans. D'un côté, on trouve les Etats protestants du Saint-Empire allemand avec leurs alliés des Provinces Unies (Pays-Bas) et des pays Scandinaves, mais aussi la France, pourtant bien catholique. De l'autre côté, on a le camp de la puissante Espagne avec les Etats catholiques du Saint-Empire allemand, allié avec l'Espagne. Seules l'Angleterre et la Russie resteront en dehors du conflit, tout en étant en fait bienveillants envers le camp « protestant ».

On voit ici que les attitudes des uns et des autres ne s'aligne pas sur la seule question religieuse. La France soutient les protestants, à l'international, si l'on peut dire. Son calcul est de chercher ainsi à affaiblir la domination sur l'Europe de la famille des Habsbourg, qui détient l'Espagne ultra-catholique et l'Allemagne catholique. La France a donc ici un calcul politique, ou géopolitique, qui s'oppose au calcul religieux.

De son côté, l'Espagne lorgne sur une partie de la Navarre, en gros le pays basque actuel, qu'elle espère reprendre, et soutient la révolte protestante en France. Elle a elle un calcul militaire qui est différent du calcul religieux. L'Angleterre, qui est passée en 1559 à une réforme anglicane, plus ou moins sœur du protestantisme, elle aussi, va soutenir le mouvement protestant en France. Les Anglais visent notamment à récupérer la ville de Calais, qu'ils ont perdue en 1558 : pour elle, le calcul militaire coïncide avec le calcul religieux.

Le pape, lui aussi, va soutenir la cause protestante. Finalement, dans cette guerre au fond sans principes, on va retrouver toutes les tendances religieuses à la fois réunies pour contrer la toute-puissance de l'Espagne : la France catholique, la Suède luthérienne et la Hollande calviniste, tous y compris avec le soutien du pape, qui craint, lui, pour ses Etats pontificaux en Italie.

Dans un premier temps, on voit les gouvernements anglais et hollandais refuser de lancer la bataille contre l'Espagne. Tous deux font passer leurs intérêts pour le commerce avant leurs choix religieux. Mais la Couronne espagnole va en profiter pour se renforcer et vise les Pays-Bas. Hollandais et Anglais sont alors obligés d'agir. Ils fournissent des fonds et des troupes.

La guerre commence lorsque la monarchie allemande se met à réprimer les diverses tendances religieuses en Allemagne, luthériens, calvinistes, utraquistes. Les autorités de l'Empire se mettent à démolir les temples protestants, arrêtent des protestants connus, censurent les écrits et décident d'exclure les non catholiques, qui sont 90 % de la population de toutes les fonctions publiques.

Dans cette guerre menée par les princes et les nobles, on emploie essentiellement des mercenaires. Dans le camp qu'on dira ici « protestant » pour simplifier, ils sont 660 000 combattants (150 000 Français, et des Suédois, des Allemands, Néerlandais, Danois, Norvégiens, et des Hongrois rebelles). En face, le camp catholique regroupe 300 000 espagnols, environ 150 000 Allemands, 20 000 Hongrois.

Cette guerre voit se faire et se défaire des alliances, selon des logiques féodales, au point que suivre le déroulé des batailles rend la compréhension des enjeux à peu près impossible. « *Les seuls traits constants, nous dit l'historien Harman, semblent avoir été les armées mercenaires pillant et ravageant, les villages dévastés, les paysans affamés et les villes en flammes – un monde brillamment décrit dans la pièce épique et pacifiste de Bertolt Brecht, Mère Courage et ses enfants* ».

A la fin de cette guerre, nous dit Harman, « *peu de ses principaux protagonistes pouvaient s'en rappeler les débuts, et même ceux-là avaient du mal à discerner ce qui restait de ses enjeux de départ* ». La Bohême se retrouve ramenée en arrière dans le monde féodal. L'intérêt pour les techniques nouvelles y disparaît, les paysans sont obligés de consacrer la moitié de leur temps de travail pour payer les corvées.

Batailles, famines, massacres et maladies ont provoqué entre 4 et 7 millions de morts. L'Allemagne a perdu un tiers de sa population. L'Espagne n'est plus la puissance dominante qu'elle était dans les années 1610. La péninsule ibérique devient une des régions les plus arriérées d'Europe. La Suisse et les Pays-Bas, gagnés à la cause protestante, seront au bout du compte reconnus comme indépendants. Le Sud de l'Allemagne avait été avant cette guerre une des régions d'Europe les plus avancées économiquement. C'en est fini. L'Empire allemand est émietté en 350 principautés, les unes catholiques, les autres protestantes.

Les grands vainqueurs sont la France, la Suède, les Pays-Bas. La France, comme après ses guerres de religion, en sort avec une monarchie renforcée, plus centralisée. Mais la masse de la population n'y a rien gagné. Aux Pays-Bas, c'est une république et une nouvelle classe dirigeante, aux méthodes capitalistes, qui vont prospérer.

## DE L'ANGLICANISME A LA REVOLUTION ANGLAISE

---

En Angleterre, le point essentiel, la différence aussi avec les autres tendances que nous avons décrites en Allemagne, en Suisse ou même en France, c'est que la réforme anglicane ne vient absolument pas d'en bas, ni du peuple, ni des prêtres de bas niveau, ni même de certains princes locaux. La Réforme anglicane a été entièrement préparée, instaurée, établie, par la monarchie, du plus haut de l'Etat.

L'Angleterre du début du 16<sup>ème</sup> siècle n'est pas du tout la puissance qu'elle pourra devenir en Europe ultérieurement. Economiquement, elle est même « *l'une des régions les plus à la traîne en Europe* ». Elle connaît des problèmes sociaux analogues à ceux que nous

avons déjà vus : « *des intérêts marchands semblables à ceux qui avaient été en jeu dans la révolte hollandaise* » ; « *des artisans et des petits boutiquiers identiques à ceux qui avaient soutenu la Réforme dans le Sud de l'Allemagne ou avaient été brûlés sur le bûcher en France* » ; « *des protestations paysannes, d'échelle plus réduite, mais de nature très peu différente de la guerre des Paysans allemands de 1525* » (C. Harman).

Henri 8 (1509-1547) avait épousé à son arrivée au trône Catherine d'Aragon, une tante de Charles-Quint, pour établir une alliance entre l'Angleterre et l'Espagne. Mais Catherine ne lui fait pas de garçon, pas d'héritier donc. Henri 8 souhaite divorcer pour épouser une autre femme, Anne Boleyn. Sauf qu'il n'obtient pas l'autorisation du pape, indispensable. Au bout de huit ans d'attente, il passe outre, le pape l'excommunie, en 1534.

Nombre de livres d'histoire nous disent que c'est donc par amour pour une femme que le roi va rompre avec le catholicisme et fonder une nouvelle religion. La belle histoire... Un regard plus large sur les rapports entre la monarchie anglaise et le pouvoir pontifical nous montre que cette affaire de divorce marque, certes, une rupture désormais complète avec Rome. Mais elle correspond à un désir profond des couches les plus aisées du royaume de prendre des distances avec Rome.

La noblesse anglaise lorgne en fait sur les biens de l'Eglise en Angleterre. Elle a obtenu que les tribunaux royaux soient au-dessus des tribunaux pontificaux. En 1534 déjà, le Parlement anglais a voté l'Acte de suprématie. Il concentre entre les mains du roi tous les pouvoirs ecclésiastiques. La monarchie anglaise souhaite que la vie de l'Eglise soit désormais soumise aux intérêts de l'Etat.

Si elle va pouvoir facilement procéder à un bouleversement d'en haut, c'est que la papauté est largement discréditée en Angleterre. Il y a peu d'opposants à cette réforme, seulement deux partisans d'Erasme, Fisher et Thomas More (auteur de l'Utopie) : ils sont décapités. La couronne britannique revend les terres des anciens monastères à prix cassé, et se gagne ainsi une nouvelle aristocratie terrienne, dévouée à cette Réforme.

Le roi ordonne à chaque église de posséder une Bible en anglais. Toutes les structures de l'Eglise sont conservées, et les idées religieuses ne changent pas beaucoup : la transsubstantiation est maintenue, le mariage des prêtres reste interdit. D'ailleurs, sur le plan religieux, Henri 8 prétend qu'il ne rompt pas vraiment avec le catholicisme. Du coup, vont être déçus aussi bien les adeptes de la Réforme luthérienne que ceux qui sont restés fidèles à Rome.

Le successeur d'Henri 8, Edouard 6 (1547-1553), va un peu adoucir le sort des catholiques, et laisse faire un rapprochement avec Calvin. Mais le Parlement vote la « combustion » des anciens livres liturgiques et la destruction des images et statues, ce qui va faire disparaître un grand nombre d'œuvres d'art.

Le pays va continuer à supporter les conséquences des questions de succession au trône. Ainsi, à la mort d'Edouard 6, c'est une catholique fervente qui règne, Marie Tudor (1553-1558) : elle se réconcilie avec Rome et lance des persécutions qui lui valent le surnom

de Marie la sanglante. On lui doit 280 martyrs, dont l'archevêque de Canterbury. Cette période ne va faire qu'aggraver la détestation anglaise pour la papauté.

Lui succède Elisabeth 1<sup>ère</sup> (1558-1603) qui revient à la Réforme anglicane, la consolide, en la maintenant tout à fait sous l'emprise de l'Etat. C'est le pouvoir royal qui nomme les évêques et il utilise ces nominations comme d'un pouvoir d'administration. Sont promulgués sous ce règne les *Trente-Neuf Articles* qui insufflent une doctrine un peu plus influencée par le calvinisme. Le culte conserve cependant des apparences de catholicisme : l'Écriture est la seule source ; la cène est une communion à la fois réelle et spirituelle avec le Christ.

Ceux des croyants qui ont vraiment été gagnés par les idées protestantes de Luther ou de Calvin s'estiment trahis. Leur déception va donner naissance à un courant qui revendique un retour à la pureté originelle des idées luthériennes. On les nommera les Puritains, et ce courant le Puritanisme.

Jusqu'au début des années 1600, règne en Angleterre une sorte de consensus entre la monarchie, les grands propriétaires de terres, la gentry ou petite noblesse, les marchands et la hiérarchie de l'Église nationale anglicane. Mais à la fin des années 1610, un écart se creuse entre la monarchie, qui exige plus d'impôts, et la gentry et la classe des négociants, qui trouvent que trop c'est trop. Et cette opposition prend une coloration religieuse, les marchands et la gentry jouant le rôle des protestants persécutés.

Un Parlement existe jusque-là, avec deux chambres, une Chambre des lords, composée de grands seigneurs et d'évêques, et une Chambre des communes, composée des hobereaux des comtés (petits nobles de la campagne) et de la bourgeoisie des bourgs. En 1642, le roi Charles 1<sup>er</sup> (1625-1649) tente de mener un coup d'Etat en arrêtant des députés. Il ne réussit qu'à jeter dans les rues de Londres des foules immenses avec toutes les armes qu'elles ont pu récupérer.

Le conflit dégénère en devenant militaire, les deux parties cherchant à constituer des troupes. Les batailles de 1642 à 1644 ne mènent à rien. Mais, dans le camp opposé au roi, un chef, Olivier Cromwell, député, propriétaire terrien, se fait remarquer par une victoire locale rare. Il avait évité volontairement de nommer des aristocrates à la tête de sa troupe, ou d'enrôler des pauvres sans conviction. Au contraire, il s'est appuyé sur des volontaires des classes moyennes, notamment des *yeomen*, fermiers assez aisés, mais travaillant dur, en-dessous de la *gentry*.

Pendant que les troupes du roi sont plus attirées par les pillages, Cromwell laisse dans ses troupes les diverses sectes religieuses, pourvu qu'elles portent un message de salut pour les classes moyennes inférieures. L'un de ces prédicateurs, Hugh Peter, parle d'un « *ordre social juste, caractérisé par des soins décents pour les malades et les pauvres et un système légal amélioré (...) et l'abolition de la prison pour cause de dettes* ». Cromwell s'oriente ainsi vers la constitution d'une sorte d'armée révolutionnaire, la New Model Army. Elle gagne une bataille décisive, à Naseby en 1645. Mais dès que la menace royale est écartée, on voit la majorité de la gentry prendre peur. Elle réclame la dissolution de cette New Model Army.

C'est que, au sein de cette armée, apparaît un mouvement révolutionnaire, une agitation qui remet en cause jusqu'au mode d'élection des députés aux Communes. Un nouveau groupe, les Niveleurs (Levellers) conduit entre autres par Richard Overton monte, remettant en cause les bases du pouvoir de la gentry et de la classe des marchands. « *Je pense, déclare un officier, que le plus pauvre habitant de l'Angleterre a une vie à vivre comme le plus grand* ». Les Niveleurs ne vont pas jusqu'à remettre en cause la propriété privée elle-même. Ils revendiquent en fait des droits politiques pour les plus petits propriétaires.

C'est un moment crucial pour Cromwell et pour la poursuite de la révolution anglaise. Cromwell réalise que cette tendance radicale est dangereuse, mais il sait que sans ce mouvement au sein de l'armée, il ne peut gagner définitivement contre le roi et ses partisans. Il choisit donc de conserver la minorité révolutionnaire.

C'est ainsi que le roi Charles 1<sup>er</sup> est décapité à la hache, le 30 janvier 1649. « *L'évènement frappa d'horreur toutes les cours d'Europe. Les dirigeants de l'ensemble du continent – catholiques, luthériens et calvinistes – rompirent leurs relations diplomatiques avec le gouvernement anglais. Celui-ci avait commis un sacrilège contre un principe que tous reconnaissaient : le droit de certains de régner sur d'autres par le hasard de la naissance* » (C. Harman).

C'est seulement après cette décapitation que Cromwell va se lancer dans la répression des Niveleurs. C'est sans doute grâce à ce choix que la révolution anglaise n'a pas connu le même échec que les calvinistes français, ou les Etats de Bohême. Désormais, les plus jeunes classes possédantes anglaises ont la main sur la monarchie, et non l'inverse. Les grands propriétaires fonciers sont libres de pouvoir se tourner vers des méthodes agricoles capitalistes. Ce ne sont plus les intrigues des souverains qui guident la prospérité économique, mais la loi du marché, désormais de plus en plus ouvert.

« *Un nombre croissant d'habitants des villes se retrouvaient soit employeurs, soit employés. Les guildes ne parvenaient plus à empêcher les innovations dans les techniques productives – en 1689 les trois quarts des villes anglaises ne comptaient d'ailleurs aucune corporation. (...) La compétition pour la compétition, poursuit Harman, plutôt que les besoins de consommation immédiats des riches et des pauvres, devint progressivement le moteur de l'activité économique. La croissance qui s'ensuivit fut souvent chaotique, marquée par des envolées et des chutes soudaines (...) Mais elle transforma l'économie anglaise et ceux qui la dominaient. L'un des pays les plus pauvres d'Europe devint rapidement le plus avancé, fournissant à ses dirigeants les moyens de bâtir un empire mondial, et contribuant à la substitution progressive des formes capitalistes de production à celles qui les avaient précédées* ».

Friedrich Engels résume de son côté le changement fondamental qu'auront finalement amené les luttes autour de la Réforme protestante en Europe : « *Dans l'économie féodale type du début du Moyen Âge, décrit-il d'abord, il y avait à peine place pour l'argent. Le seigneur féodal tirait de ses serfs tout ce dont il avait besoin, soit sous forme de travail, soit sous celle de produits finis ; les femmes filaient et tissaient le lin et la laine et*

*confectionnaient les vêtements ; les hommes cultivaient les champs ; les enfants gardaient le bétail du seigneur, ramassaient pour lui les fruits de la forêt, les nids d'oiseaux, la litière ; en outre, la famille entière avait encore à livrer du blé, des fruits, des œufs, du beurre, du fromage, de la volaille, du jeune bétail, que sais-je encore. Toute domination féodale se suffisait à elle-même ; les prestations de guerre, elles aussi, étaient exigées en produits ; le commerce, l'échange, n'existaient pas, l'argent était superflu. L'Europe était ramenée à un niveau si bas, elle avait à tel point recommencé par le début, que l'argent avait alors beaucoup moins une fonction sociale, qu'une fonction purement politique ; il servait à payer les impôts, et on l'acquerrait essentiellement par le pillage. »*

Et qu'en est-il après le tournant religieux et les bouleversements du 16<sup>ème</sup> siècle ?  
« *Tout était changé maintenant. L'argent était de nouveau devenu le moyen d'échange universel et, par suite, sa quantité avait beaucoup augmenté ; la noblesse elle-même ne pouvait plus s'en passer, et, comme elle avait peu de choses à vendre, ou même rien, comme le pillage n'était plus tout à fait aussi facile non plus, elle dut se décider à emprunter à l'usurier bourgeois. Bien longtemps avant que les châteaux féodaux eussent été battus en brèche par les nouvelles pièces d'artillerie, ils étaient déjà minés par l'argent. »* C'est-à-dire par la bourgeoisie

## LE PURITANISME ANGLAIS

---

Si en France, l'opposition principale de cette période a mis face à face catholiques et protestants, c'est entre deux tendances des puritains que les choses vont se jouer en Angleterre, en particulier lors de la Révolution.

Le puritanisme est donc un courant né au sein de la Réforme en Angleterre. Il considère que celle-ci, lancée par la reine Elisabeth 1<sup>ère</sup>, doit être poursuivie, car l'esprit de la réforme n'est pas véritablement appliqué. Le puritanisme souhaite un retour, plus ou moins idyllique, à une prétendue pureté des idées et de la pratique d'origine. Si ce courant est resté dans l'histoire, c'est qu'il a été l'un des précurseurs dans la colonisation de l'Amérique. Ses adeptes vont en effet émigrer dans les années 1620 à 1640 et essayer de construire une communauté religieuse et politique conforme à leur idéal.

Une autre tendance va se constituer lors du règne de Marie Tudor, lorsqu'une communauté s'exile à Genève, où elle est dirigée par l'Écossais John Knox. Ils tenteront à leur retour d'implanter leurs idées sur le sol anglais. Vers 1565, on appela puritain ceux qui cherchaient, en latin, une *religio purissima*. Sous l'influence de ce même John Knox, l'Écosse va construire son Église nationale presbytérienne. Mais sur le territoire anglais, ils vont s'attirer les foudres du pouvoir, qui les considère comme une menace.

C'est que malgré les mesures prises, le puritanisme se développe. D'un côté, il se trouve des évêques endettés qui se mettent à vendre le droit de prêcher, le plus souvent à des puritains. D'un autre côté, les prédicateurs puritains vont connaître une audience inespérée. Un grand nombre de paroissiens qui les écoutent se montrent avides d'apprendre. Ils aiment les sermons, ils y trouvent des informations sur le monde, à tel point

que ceux-ci deviennent une sorte de cours d'université populaire. Lorsque l'Etat s'en rend compte, et réagit en intentant des procès, la population les soutient financièrement.

Face au danger des émeutes populaires qui se précise, Charles 1<sup>er</sup> tente de réaliser une solidarité de tous les possédants. Mais les notables du clan parlementaire vont rompre cette solidarité, dans l'Est de l'Angleterre et surtout à Londres. Leur calcul est de s'appuyer sur le peuple pour mener à bien la révolution anglaise que souhaitent les nouvelles classes moyennes des villes, soutenues par les petits propriétaires de terres. Ils ne sont pas effrayés par ce peuple, car ils le voient suffisamment bien encadré par la religion puritaine. « *A Londres, explique Jean Baubérot, les petits patrons puritains ne craignaient pas leurs apprentis auxquels ils apprenaient à lire le soir après dîner, tout en leur inculquant leurs idées religieuses et politiques. Ces apprentis, tisserands, salariés réguliers, constituaient une rassurante classe moyenne, pauvre mais rigoureusement réformiste* » (Encyclopédie Universalis, Puritanisme).

Charles 1<sup>er</sup> est donc renversé, on l'a vu, exécuté en janvier 1649 ; le principal dirigeant de cette première Révolution était Olivier Cromwell. Mais dans cette révolution, les plus pauvres de la société vont se soulever à leur tour, alors que personne ne les y a invités. Chassés des terres, ils sont une multitude sans emploi, qui n'ont que le choix d'aller à la ville, ou de vivre dans la forêt, et de piller les riches. Pour eux, 1649 est une année terrible, une mauvaise récolte ayant accru la misère et augmenté le chômage. Les vagabonds s'emparent des récoltes de céréales pour se nourrir. 1649 devient une année de grande peur pour les possédants.

Un prédicateur s'installe avec une quinzaine de ses fidèles, en avril, sur une colline proche de Londres : Winstanley. Ce petit groupe occupe des terres communales, et ils se mettent à bêcher pour les cultiver collectivement. Cette communauté de « bêcheurs » se veut le début du rétablissement du communisme chrétien, et considère que celui-ci avait été renversé de force par l'instauration de la propriété privée. Winstanley est protestant, il parle au nom des « *méprisés de la terre* ». Il explique que si « *au commencement des temps, la terre était un commun trésor afin de subvenir aux besoins des bêtes sauvages, des oiseaux, des poissons et de l'homme, certains, par le glaive ont introduit dans la création le pouvoir de clôturer la terre et d'en faire leur propriété* ». « *L'homme le plus pauvre peut aussi justement faire valoir son droit à la terre que l'homme le plus riche* ».

En 1652, Winstanley publie un ouvrage traduit en français sous le titre *La loi de liberté : une législation communiste paysanne dans la Révolution anglaise*. C'est un projet de société où les agents du gouvernement et les hommes de loi deviennent superflus, et font disparaître l'achat et la vente. Les prisons sont supprimées, l'éducation rendue universelle pour les hommes et les femmes, et toutes les terres sont cultivées de façon que tous les hommes puissent trouver leur subsistance. Il conclut ainsi son programme : « *Lorsqu'existe un peuple, où qu'il soit, uni dans la propriété collective des moyens de subsistance jusqu'à ne plus faire qu'un, il créera le pays le plus fort du monde. Et cette fois la terre redevenue trésor commun, alors sera mis un terme à cette hostilité entre tous les pays* ».

Furieux, nos bourgeois des villes engagent des gangsters pour briser la communauté, brûler ses constructions. Et l'armée est envoyée pour en raser jusqu'au souvenir. La majorité

des puritains presbytériens va s’effrayer de l’existence de ces mouvements et des sectes radicales comme les Levellers (les Niveleurs), les Ranters. Le Parlement va inciter Charles 2 à ne plus respecter les promesses faites aux puritains modérés. Ils seront maintenant persécutés, jusqu’à la révolution de 1688. A la mort de Richard Cromwell, ce sera la restauration de la monarchie.

\*

Un dernier mouvement né en Angleterre mérite d’être mentionné ici, c’est celui des Quakers. Il sera bâti avec les idées de George Fox. Né en 1624 et fils d’un tisserand, Fox est élevé dans les idées anglicanes. Il se fait berger, apprenti cordonnier. Lui aussi réfléchit beaucoup. Il est obsédé par la recherche de la simplicité de la vie, de l’humilité, le refus du luxe. Il entend une voix qui lui dit de se tenir à l’écart du monde qui l’entoure : « *Toi qui vois les jeunes gens céder à la vanité et les vieillards retourner à la terre, tourne le dos à tous, jeunes et vieux, et sois un étranger pour eux* ».

Il pense comme Luther qu’il est inutile de chercher la miséricorde de Dieu, que Dieu est en nous, généreux. Mais il va bien plus loin. Si Dieu habite notre cœur, il n’y a nul besoin d’Eglise pour s’en approcher. Il refuse donc le mot « église » et désigne la chose avec l’expression « maison-clocher ». Il préfère faire son culte au milieu des champs. Il commence à prêcher, seul, en 1648 et va vite trouver un public qui l’écoute. Il dénonce la moralité ambiante, et recommande de ne pas faire de péchés. Il crée ainsi une société, qu’il appelle la Société des Amis, ce qui est le véritable nom de ceux que, aujourd’hui encore, l’on appelle les Quakers.

Progressivement, Fox se préoccupe de justice sociale, il dépose des plaintes contre ce qu’il pense être des injustices morales. Il tente de secourir une femme accusée de vol, qui est sur le point d’être exécutée. Cette préoccupation des plus faibles, toute religieuse soit-elle, va évidemment lui attirer des ennuis. Il est accusé de blasphème et emprisonné une première fois en 1650, à Derby. C’est là que le juge, pour se moquer de lui, le traite de quaker, en faisant allusion à son sermon qui consiste à dire aux gens « *Tremblez devant le seigneur* » : quaker signifie trembleur en anglais.

En 1660, Fox en arrive à l’idée qu’il faut être contre toute guerre : « *Nous témoignons devant l’univers que l’Esprit de Christ qui nous conduit dans toute la vérité, ne nous inspirera jamais de faire la guerre contre qui que ce soit avec des armes charnelles et pas plus pour le royaume de Christ que pour le royaume du monde* ». Croyant en l’égalité sociale de tous les êtres humains, il refuse de prêter serment devant un tribunal, de nommer les titres d’une personne haut placée, ou d’enlever son chapeau devant une cour de justice : il demande au juge quel passage de la Bible l’y oblige. Il sera emprisonné de nombreuses fois, dans de nombreuses villes : motif le plus fréquent, troubles à l’ordre public.

En 1657, la Société des Amis compte un millier de personnes en prison. Elle tient de très grandes réunions, et l’une d’elles va durer trois jours. Des quakers partent pour la Nouvelle Angleterre : arrivés sur place, ils sont à nouveau relégués, mis à l’écart. A tel point que le roi Charles va édicter une autorisation pour eux de revenir en Angleterre, s’ils le souhaitent. Fox ira rejoindre les siens sur le continent américain en 1671. Au Maryland, il va demander à rencontrer des Indiens. Il se dit très impressionné par leur caractère, qu’il juge

très « affectueux », très « respectueux ». En Caroline du Nord, il s'oppose durement à un homme qui a déclaré que « *la lumière et l'esprit de Dieu (...) ne sont pas dans les Indiens* ». Un grand poète américain comme Walt Whitman se dira se sentir proche des Quakers.

## LE PURITANISME AMERICAIN

---

Le mythe américain attribue la première vague d'émigration des puritains en Amérique aux « Pères Pèlerins » (Pilgrim Fathers). En fait, 35 ans avant les pères Pèlerins, une première implantation protestante a eu lieu en l'actuelle Caroline du Nord en 1585. Mais elle ne dure pas. Des anglicans arrivent ensuite en 1607, en Virginie. Eux convertissent certains Indiens, les Noirs aussi qui arrivent après 1619. Leur Eglise s'installe en Georgie.

Les Pères Pèlerins arrivent donc en 1620. Ce sont des puritains qui ont voulu se séparer de la société anglaise. Ils s'étaient d'abord exilés à Leyde, aux Pays-Bas, pendant une douzaine d'années. Mais ils craignaient que leur descendance ne devienne hollandaise, corrompue par une morale et des croyances qu'ils voient comme une hérésie. Ils émigrent donc sur le Mayflower, et débarquent en novembre 1620, disent fonder New Plymouth. Mais ils sont très vite décimés par les épidémies, la famine. Ce sont les Indiens qui vont sauver quelques dizaines de survivants, en leur enseignant comment subsister. Une seconde vague plus nombreuse commencera à s'installer en 1630. Ceux-là sont de condition sociale plus aisée, et possèdent des capitaux. Ils s'installent dans la baie du Massachusetts. La colonisation commence.

*« Les puritains de la Nouvelle-Angleterre, nous dit Jean Baubérot, se considèrent comme le peuple élu, reprenant pour eux la tradition chrétienne qui fait de l'«Eglise» le «Nouvel Israël», continuatrice du peuple hébreu de l'Ancien Testament. L'Amérique est la «Nouvelle Jérusalem», le refuge choisi par Dieu pour ceux qu'Il veut préserver de la corruption. Les Indiens, au contraire, représentent les restes d'une «race maudite» que le «Démon» a conduite dans ce territoire ».*

Les puritains américains organisent leurs communautés sur un modèle congrégationaliste, c'est-à-dire que chaque paroisse est autonome. Toute la vie religieuse, politique, sociale, est concentrée sur l'Eglise. Mais tout le monde n'en est pas membre. Il faut dire sa conversion en public, puis être élu par ceux qui sont déjà membres. De fait, la majorité des habitants fréquente l'église sans être membre, et ne bénéficie donc pas des droits de citoyen. Cela ne changera qu'à la fin du 17<sup>e</sup> siècle ; alors, il faut avoir un petit revenu ou être propriétaire pour avoir le droit de vote, pour être apte à voter, dit-on alors. Enfin, la communauté choisit son pasteur, et celui-ci n'a aucun supérieur.

Comme pour toutes les religions, une fois qu'elles sont instaurées, et devenues dominantes, elles vont considérer toute déviation comme une hérésie. Chez les puritains d'Amérique, ce sont les magistrats qui sont chargés de les condamner. Comme en Allemagne, en Angleterre ou en France, on va en effet voir apparaître des courants dissidents. Jean Baubérot évoque ainsi des « *pratiques anarchisantes comme chez Deborah Wilson* ». Mais il est difficile de trouver autre chose sur cette femme, si ce n'est le fait que

c'est une quaker du Massachusetts et qu'elle prêche *puris naturalibus*, c'est-à-dire nue, dans les temples et dans les rues.

Autre exemple de tendance dissidente au puritanisme, Roger William. Lui est considéré comme hérétique, parce qu'il affirme que seuls les droits des Indiens sur le sol de la Nouvelle Angleterre sont authentiques. Il fonde le Rhode Island, « *berceau du baptême et asile de la liberté religieuse* ». Ce sera le premier Etat qui met vraiment en pratique une séparation complète entre les Eglises et l'Etat.

Mais on assiste aussi à des épisodes plus noirs, comme celui des Sorcières de Salem. Entre février 1692 et mai 1693, des procès en sorcellerie vont entraîner l'arrestation d'une centaine de personnes et l'exécution de 14 femmes et 6 hommes à Salem Village (aujourd'hui Danvers, Massachusetts). L'accusation part de deux fillettes de 9 et 11 ans qui apprennent à lire l'avenir auprès d'une servante. Elles disent avoir été envoûtées, voyant des spectres, subissant des angoisses qui les empêchent de respirer. Un médecin conclut à une possession satanique. On leur demande de donner les noms de ceux qui les ont maudites. Elles finissent par donner celui d'une mendicante, d'une esclave et d'une vieille femme mal vue.

Les femmes sont mises en prison, mais les crises continuent. Il faut d'autres noms. En deux mois, les accusations vont s'étendre à 18 communautés. Seuls ceux qui plaident coupable et qui dénoncent d'autres suspects peuvent éviter la mort. Un fermier de 80 ans qui refuse de se défendre devant ce tribunal reçoit la « *peine forte et dure* » : trois jours d'atroces douleurs, écrasé par des pierres empilées une à une.

L'explication qui semble assez partagée est que cette communauté vivait dans une angoisse permanente, pour de nombreuses raisons. On voyait des non-puritains mais aussi des puritains en train de s'enrichir, ce qui était considéré comme un péché. Et la communauté de Salem subissait des attaques des Indiens. Or, les puritains considéraient les Indiens comme des démons, et il fallait donc s'attendre à ce que la communauté soit attaquée de l'intérieur aussi bien que du dehors.

L'évènement aura un retentissement tel que le gouvernement va prendre un certain recul par rapport à la foi puritaine. Cela aurait également joué un rôle lors de la rédaction des principes fondateurs des Etats-Unis.

Un dernier mouvement que l'on mentionnera ici, celui de William Penn. Disciple de l'anglais George Fox et des quakers, William Penn, conserve les doctrines de son maître, et fonde la Pennsylvanie. « *Sa constitution garantit la liberté religieuse, favorisant l'immigration de nombreux protestants. L'amitié des tribus indiennes est recherchée. La capitale Philadelphie ("ville de l'amour") est construite de telle manière que chaque famille ait une parcelle égale pour sa demeure.* » (Baubérot).

Pour conclure, on voit que l'arrivée d'un protestantisme puritain en Amérique du Nord où il se retrouve dans un premier temps majoritaire voit une floraison de la vie spirituelle. On voit ce nouveau Monde comme la construction d'une nouvelle Jérusalem. « *Les prédicateurs missionnaires, nous dit le pasteur protestant Michel Leplay, attirent des*

*foules considérables, chacun avec son talent et avec ses options, car déjà il y a une loyale concurrence entre les méthodistes, les presbytériens, les baptistes, mais aussi entre les tendances plus ou moins libérales ou conservatrices, contribuant à former ainsi à la formation d'un esprit démocratique dans une société de libre débat et de libre-arbitre » (Les protestantismes).*

Certes, un certain esprit démocratique a dû se mettre en place, surtout chez des groupes qui avaient vu les ravages des guerres religieuses de l'Europe. Mais lorsqu'il a écrit les mots « libre débat » et « libre-arbitre », Michel Leplay oublie que ces mêmes protestants vont contribuer à une extermination des Indiens, et seront été les maîtres des esclaves noirs.

## QUE NOUS DIT LA REFORME

---

Nous avons vu comment les bouleversements qui accompagnent la réforme protestante au 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècle contribuent à redessiner la carte politique, économique, de la future Europe, avec ses inégalités, et, grosso modo, telle qu'elle abordera l'entrée dans le capitalisme moderne au 19<sup>e</sup> siècle. Les régions qui se sont montrées les plus réactionnaires contre la Réforme se retrouveront les plus arriérées de l'Europe.

La fin de la vie clandestine pour les protestants sera le début d'un renouveau, en particulier sur le plan économique, en France. Les protestants eux-mêmes expliquent que la culture protestante leur a inculqués les valeurs de travail, de sérieux, de responsabilité et d'ascèse. On ne doit pas s'empiffrer, ne pas trop manger, trop boire, et l'on doit maîtriser son corps. On leur a enseigné à ne pas voir autrui avec un regard hiérarchique, mais cela ne les empêche quand même pas, avec les valeurs qu'ils s'estiment porteurs, de se sentir discrètement supérieurs aux autres Chrétiens, voire aux autres tout court.

Dans cette morale, il est péché de faire bombance, de s'enrichir pour avoir un château, une voiture de luxe. Donc, on travaille et on réinvestit dans ce travail. En clair, on fabrique du capital. C'est peut-être au 19<sup>e</sup> siècle que les protestants se montrent comme une élite dynamique du capitalisme, au moins en France. Ils investissent dans les industries les plus nouvelles. Les Schlumberger font fortune dans le textile, puis partent aux Etats-Unis où ils se développent dans le pétrole. Les Monod construisent des manufactures de coton. Ils sont également nombreux dans la banque : les Mallet – qui fonderont la Banque de France –, les Schlumberger, les Neufelize, sont des familles de père en fils. Ils sont à l'origine de la Caisse d'épargne, où là encore, une morale est présente : il ne faut pas tout dépenser, il faut économiser pour l'avenir.

L'éclatement des familles lors de la révocation de l'Edit de Nantes, s'est finalement révélé un atout, celles-ci fonctionnant ensuite en réseau, à l'échelle de l'Europe. On peut citer la famille Peugeot, qui crée une première entreprise industrielle de charrettes à cheval en 1810, avant de passer à l'automobile en 1891 ; Béghin-Say dont la firme de sucre est fondée en 1812, DMC (Dollfus-Mieg et Compagnie) dans le textile en 1756 sera un grand groupe européen ; De Dietrich dans l'électro-ménager ; la famille Koechlin lance la France dans la construction de locomotives, et donnera naissance à Alsthom, puis Alstom. Fin 19<sup>e</sup>,

Gaumont et Pathé fabriquent et diffusent des films, les Dumas bâtissent le luxe à la française, avec Hermès. On peut citer encore Guerlain, Perrier, Kronenbourg, Cognac, Motobécane.

En France, les protestants qui ont eu à subir une très longue et très dure répression, en gardent encore des traces. Elles ne sont pas étrangères à leur position de défense du capitaine Dreyfus, à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, choisi par la hiérarchie militaire catholique française antisémite, pour servir de coupable à un acte de trahison dont on ne trouve pas les responsables.

Les protestants seront d'ardents partisans de la mise en place de la laïcité en 1905, qui leur paraît une garantie pour leur propre existence, après des siècles de domination cléricale. Ils abandonneront leur système scolaire particulier, pour le fondre dans la nouvelle école publique. De même, des protestants ont été remarqués, notamment dans le village de Chambon-sur-Lignon, pour leur aide et leur protection des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale. Mais leur morale puritaine en a exposé plus d'un à admirer le maréchal Pétain, lorsqu'il lutte contre l'alcoolisme, la pornographie.

Sur le plan religieux, on peut reprendre la conclusion de Bernard Voguer : « *La réforme a entraîné des changements considérables dans la vie religieuse en Europe. Elle a apporté la certitude du salut à de nombreux fidèles, favorisé l'individualisme et mis l'accent sur le savoir (...). Le sacré est mis à la portée des fidèles. Les dévotions populaires sont remplacées par la prière et par le chant. Le clergé est désormais mieux instruit et de meilleure qualité. Enfin, la Réforme a suscité une éthique chrétienne qui valorise le travail, la vie familiale et certaines vertus telles que la fidélité, la modestie et la responsabilité. Mais aussi la Réforme a lié la religion aux structures politiques et sociales existantes, devenant ainsi une force de conservation sociale. En général, la Réforme accéléra la mainmise du pouvoir politique sur les Eglises, ce qui aboutit à une alliance entre l'absolutisme et la morale et enleva tout pouvoir et toute initiative aux communautés paroissiales. La seconde génération des réformateurs, constituée de personnages de moindre envergure, a fixé les dogmes en une orthodoxie rigide* ».

Il est indéniable que la percée de la réforme protestante a été une révolution mentale dans le monde européen du 16<sup>ème</sup> siècle. Le monde chrétien à la religion unique et absolue s'effondre sous les yeux de tous.

Une autre vision de l'histoire commence à germer à cette époque, et la réforme y contribue aussi. Jean Baubérot le souligne, à propos de l'anglicanisme. « *La victoire du puritanisme en Angleterre annonce le millénium (cet âge d'or d'une durée de mille ans, qui doit advenir avec le retour sur Terre du Messie, le Christ pour les chrétiens). C'est un changement considérable de mentalité. Jusqu'alors, l'histoire était décadence et la norme ce qui remontait à la nuit des temps. Le nouveau ne pouvait être que dégradation de l'ancien. Maintenant l'idée de progrès émerge. L'histoire future dépend de l'action présente : on peut hâter le millénium, tel est le sens des sermons prêchés pendant la révolution (anglaise).* »

En 1905, le sociologue allemand Max Weber a écrit un ouvrage, *L'Éthique protestante et l'Esprit du capitalisme*, où il tente d'analyser en quoi les valeurs morales et spirituelles du

protestantisme ont favorisé le développement du capitalisme. Dans son *Histoire populaire de l'humanité*, Chris Harman lui répond : « *Toute une école, influencée par le sociologue (et nationaliste) allemand Max Weber, a proclamé que les valeurs protestantes avaient produit le capitalisme, sans expliquer d'où venait le prétendu "esprit" protestant. (...) Il est pourtant simple de voir les connexions entre les deux. L'impact du changement technique et des nouveaux rapports de marché entre les individus au sein du féodalisme produisit une "société mixte" – le "féodalisme de marché" – dans laquelle il y avait entrelacement mais aussi conflit entre les modes d'action et de pensée capitalistes et féodaux* ».

Il serait abusif de considérer cette réforme comme un point de départ, une cause même, du développement vers le système économique capitaliste. Ce qu'il nous semble, c'est que la pensée réformiste du 16<sup>ème</sup> siècle correspondait aux nouvelles classes sociales petites bourgeoises et bientôt bourgeoises des villes en train de se développer. Les deux évolutions se sont épaulées l'une l'autre. La nouvelle religion trouvant une classe sociale, celle-ci trouvant une religion.

La religion ne recouvre pas strictement cette classe sociale, ni celle-ci la religion. Ainsi, en France, l'Eglise catholique a été assez puissante pour faire échouer la prise de pouvoir par la Réforme. Mais elle n'a pas pu empêcher l'histoire d'avancer. Le nouveau système économique qui accompagne la montée de la jeune bourgeoisie commerçante prend de la vitesse. Ne disposant pas d'une religion qui s'associe pleinement à elle en France, la bourgeoisie va finalement se passer de religion pour elle-même. Elle le proclame dans la Révolution française. Elle ne fera marche arrière sur ce plan que pour redonner à croire et à faire craindre au peuple.

Enfin, il ne faut pas oublier les faces sombres du protestantisme, et en particulier la question irlandaise, qui empoisonne la vie d'une population européenne jusqu'à nos jours. C'est à la fin du 12<sup>ème</sup> siècle que l'Angleterre a conquis l'Irlande, par la force, une Irlande déjà chrétienne et catholique. En 1541, Henri 8 se proclame roi d'Irlande. Il faut donc que ses sujets deviennent protestants comme lui. Ce changement brutal et imposé par un pouvoir dominateur est mal accepté. Des révoltes ont lieu, elles sont réprimées cruellement. Londres envoie sur place des colons protestants, et plus particulièrement des presbytériens, très hostiles au catholicisme.

Les Anglais se sont mis à croire qu'en accélérant la répression, en massacrant ou en obligeant à la conversion, ils facilitaient l'arrivée du fameux millénium. Ce qui ne les a pas empêchés, en attendant, de s'emparer des terres irlandaises. Les catholiques irlandais qui en possédaient 59% en 1641 n'en ont plus que 22% en 1688, et 5% en 1778.

Les idées de Luther étaient les idées de son temps. Exprimées plus tôt, avec Jean Hus par exemple, elles étaient là trop tôt. Ce qui fera leur succès, c'est qu'elles sont reprises par une partie des classes aisées, ces classes nouvelles qui trouvent là une arme pour poursuivre leur développement. Et ce qui fait leur force, c'est qu'elles sont viscéralement adoptées, récupérées même et lues à sa manière, par le petit peuple.

Ce petit peuple se trouve alors ses propres penseurs, ses propres écrivains, et rédige son propre programme. Ce programme, proche de Luther en ce qu'il reste religieux, est en

même temps socialement révolutionnaire, communiste même. En Allemagne ou en Angleterre, partout, à l'occasion des soubresauts collectifs des idées, renaît une seule et même idée, l'idée communiste : l'égalité, réelle et immédiate et non pas l'égalité des "chances", le partage des biens entre tous, et pour ce faire, l'abolition de la propriété privée.

<b>Classement des religions / croyances par nombre d'adhérents</b>			
		en 2017	
estimation atlasocio.com selon les sources :			
Pew Research Center, Encyclopædia Britannica, D. Barret			
World Christian Encyclopædia, Oxford University Press			
rang	Religion / Croyance	% de la population mondiale	nombre d'adhérents
<b>1</b>	<b>CHRISTIANISME</b>	<b>30,11%</b>	<b>2 280 000 000</b>
	Catholicisme	15,85%	1 200 000 000
	Protestantisme	5,81%	440 000 000
	Christianisme orthodoxe	3,70%	280 000 000
	Anglicanisme	1,19%	90 000 000
	autres Christianismes	3,57%	270 000 000
<b>2</b>	<b>ISLAM</b>	<b>23.77%</b>	<b>1 800 000 000</b>
	Sunnisme	20,45%	1 548 000 000
	Chiisme	3,09%	234 000 000
	Ibadisme	0,24%	18 000 000
<b>3</b>	<b>NON-RELIGIEUX</b>	<b>14.92%</b>	<b>1 130 000 000</b>
	Agnosticisme	10,76%	815 000 000
	Athéisme	2,11%	160 000 000
	Déisme	2,05%	155 000 000
<b>4</b>	<b>HINDOUSIME</b>	<b>14.53%</b>	<b>1 100 000 000</b>
<b>5</b>	<b>BOUDDHISME</b>	<b>6.74%</b>	<b>510 000 000</b>
<b>6</b>	<b>ANIMISME</b>	<b>3.96%</b>	<b>300 000 000</b>
	Religions tribales	2,64%	200 000 000
	Religions africaines	1,32%	100 000 000
<b>7</b>	<b>SHINTOISME</b>	<b>1,41%</b>	<b>106 600 000</b>
<b>8</b>	<b>SIKHISME</b>	<b>0,41%</b>	<b>30 770 000</b>
<b>9</b>	<b>SPIRITISME</b>	<b>0.20%</b>	<b>15 380 000</b>
<b>10</b>	<b>JUDAISME</b>	<b>0.19%</b>	<b>14 410 000</b>
-	<b>AUTRES</b>	<b>3.75%</b>	<b>284 100 000</b>
	<b>MONDE</b>	<b>100%</b>	<b>7 571260 000</b>

## CHRONOLOGIE

---

- 1077 Le pape Grégoire 7 décide que le pape est au-dessus des rois
- 1209-1229 Croisade des Albigeois, menée par l'Eglise catholique contre les Cathares, dans le Languedoc
- 1347-1349 La peste noire fait 25 millions de morts en Europe occidentale
- 1412 Jean Hus dénonce le trafic des indulgences, il entraîne une émeute populaire
- 1415 Jean Hus, jugé comme hérétique, est brûlé vif
- 1483 Naissance de Luther, à Eisleben, en Saxe
- 1490 Date de naissance approximative de Thomas Münzer
- 1501 Luther entre à l'université d'Erfurt, pour faire du droit
- 1505 Luther est terrorisé par un orage, il fait vœu de devenir moine
- 1509-1547 Henri 8 roi d'Angleterre
- 1513 Luther découvre que la clémence de Dieu est sans calcul, sans lien avec les œuvres des fidèles
- 1515 Luther écrit son *Commentaire de l'épître aux Romains* : l'homme est juste et pécheur à la fois
- 1515-31 mai **Le pape Léon 10 promulgue l'indulgence** en vue de financer la construction de la basilique Saint Pierre de Rome  
**Luther envoie ses thèses** à l'archevêque de Mayence
- 1517-1520 Les textes de Luther sont vendus à 300 000 exemplaires
- 1518 L'Eglise envoie Tetzl combattre les thèses de Luther  
Des insurrections de paysans débutent dans le sud de l'Allemagne  
Les écrits de Luther circulent en France
- 1520 Luther écrit un appel *A la noblesse chrétienne de la nation allemande sur l'amélioration de l'état de la chrétienté*  
Etudiant en théologie à Leipzig, Münzer devenu luthérien, est nommé pasteur
- 1521 Melancthon publie un exposé systématique de la pensée évangélique  
Luther dénonce les vices dans l'Eglise dans son *Jugement sur les vœux monastiques* ; il doit s'expliquer devant la diète de Worms, présidée par Charles Quint : mis au ban de l'empire, il est protégé par Frédéric le Sage qui l'enferme dans son château
- 1522 Luther sort du château de la Wartburg, pour combattre des doctrines qu'il juge déviationnistes de la sienne
- 1523 **Münzer s'établit à Allstedt**, ville de mineurs  
En Suisse, Zwingli fait adopter la Réforme par le canton de Zurich
- 1525-avril Quarante mille paysans insurgés, organisés en six bandes, tiennent la Haute-Souabe ; l'insurrection est généralisée  
**Luther, contre la révolte paysanne**, publie *Douze articles*
- 1525- mai Münzer revenu à Mulhausen, harangue les artisans armés ; de nombreuses villes sont prises par la révolte  
Luther se déchaîne contre les paysans en écrivant *Contre les hordes criminelles et pillardes de paysans*  
Münzer est fait prisonnier, torturé, décapité
- 1530 Une **église d'Etat luthérienne dano-norvégienne** est mise en place
- 1531 Les princes luthériens forment la Ligue de Smalkade pour tenir tête à Charles Quint

- 1534 Premières répressions en France contre ceux qu'on appelle ici Huguenots  
Le Parlement anglais vote l'Acte de suprématie, qui place l'Etat au-dessus de l'Eglise ; Henri 8 excommunié, l'anglicanisme est imposé
- 1536 **Révolution anticléricale à Genève**, qui devient protestante  
**Arrivée de Calvin**, exilé de France, gagné à la Réforme par Guillaume Farel
- 1540 Mise sur pied de la Compagnie de Jésus (les jésuites) dévoués au pape
- 1541 Henri 8 d'Angleterre se proclame roi d'Irlande ; il veut y imposer sa religion
- 1545-1563 Concile de Trente, sur 5 papes consécutifs, pour organiser la contre-réforme catholique
- 1546 Charles Quint entame une guerre contre les Etats luthériens
- 1547-1553 Edouard 6 roi d'Angleterre, adoucit le sort des catholiques
- 1547-1559 Henri 2, roi de France, ne parvient pas à freiner l'expansion du calvinisme
- 1553 Michel Servet est brûlé vif, condamné à mort par les catholiques et par les protestants, car il refuse le dogme de la trinité
- 1553-1558 Marie Tudor reine d'Angleterre, se réconcilie avec Rome, persécute les Anglicans
- 1555 La Paix d'Augsburg est signée entre les Etats luthériens et les Etats catholiques  
Calvin amis en place un réseau d'envoyés personnels en France
- 1558-1603 Elisabeth 1<sup>ère</sup> reine d'Angleterre, revient à la Réforme anglicane
- 1559 Premier synode des réformés à Paris ; on estime entre 1,5 et 2 millions le nombre d'adeptes en France  
L'Angleterre impose d'en haut la Réforme anglicane
- 1561-1594 **8 Guerres de religion** vont se succéder en France sur 33 ans :  
- Côté catholique, les familles de Guise et de Montmorency  
- Côté protestant, les Condé, les Châtillon et une partie des Bourbon
- 1562 Des princes huguenots s'échangent à détruire chapelles et églises
- 1567 Les Condé tentent un coup d'Etat, les protestants prennent 50 villes fortifiées ; mais ils laissent échapper la Cour
- 1572-24 août **Nuit de la Saint Barthélémy** : les catholiques sortent du Palais du Louvre les nobles protestants du royaume réunis, les exécutent, les dénudent, les traînent dans les rues de Paris, les jettent à la Seine ; 3000 morts dans Paris.  
La tuerie s'étend et atteint progressivement toute la France ; entre 5000 et 30 000 morts
- 1585 Première émigration de Puritains en Amérique avant les Pères Pèlerins de 1620
- 1589 à 1610 Henri 4 roi de France, protestant à son arrivée au trône
- 1593 Henri 4 se convertit au catholicisme à Saint Denis ; mais la guerre continue
- 1610 Henri 4 assassiné dans Paris par Ravillac, catholique fanatique
- 1610-1643 Louis 13 roi de France ; il relance le catholicisme
- 1620 Emigration des « Pères Pèlerins » en Amérique, fondation de New Plymouth
- 1625-1649 Charles 1<sup>er</sup> roi d'Angleterre
- 1628 La Rochelle, bastion protestant, est repris par Richelieu
- 1598 L'Edit de Nantes instaure une trêve
- 1618-1648 **La Guerre de Trente ans** oppose :  
- Les Etats protestants du Saint Empire allemand, alliés aux Provinces Unies (Pays-Bas) et pays Scandinaves  
- L'Espagne, grande puissance de l'Europe, l'empire allemand, le Saint-Siège

1642	Charles 1 <sup>er</sup> tente un coup d'Etat à Londres
1643-1715	Louis 14 roi de France (né en 1638)
1645	Olivier Cromwell gagne la bataille de Naseby avec sa New Model Army
1648	Fin de la Guerre de Trente ans : entre 4 et 7 millions de morts ; Suisse et Pays-Bas protestants sont reconnus indépendants les vainqueurs sont la France, la Suède, et les Pays-Bas qui vont prospérer, la puissance espagnole est vaincue
1649-30 janv	Le roi d'Angleterre Charles 1 <sup>er</sup> est décapité
1650	L'anglais quaker George Fox subit un premier emprisonnement
1657	La Société des Amis de Fox compte un millier de personnes en prison
1652	L'Anglais Winstanley publie <i>La loi de liberté : une législation communiste paysanne dans la Révolution anglaise</i>
1685	<b>Louis 14 révoque l'Edit de Nantes</b> ; 250 000 protestants quittent la France
1692-1693	Procès des Sorcières de Salem, dans le Massachussetts
1702-1715	Révolte des Camisards, dans les Cévennes
1775	Libération des derniers prisonniers huguenots galériens
1778	Les catholiques irlandais qui possédaient 59% des terres en 1641 n'en ont plus que 5%
1789	Les protestants deviennent citoyens à part entière
1843	Friedrich Engels rédige <i>La Guerre des paysans en Allemagne</i>
1905	Max Weber écrit <i>L'Ethique protestante et l'Esprit du capitalisme</i>

## BIBLIOGRAPHIE

---

- Chris Harman, Une histoire populaire de l'humanité, poche 420 La Découverte 2015  
Jean Baubérot, Histoire du protestantisme, Que sais-je ? n° 427 PUF 2015  
Bernard Cottret, Histoire de la Réforme protestante, Perrin 2001  
Bernard Voguer, Réforme, Encyclopædia Universalis 2008  
Jean Delumeau, Contre-réforme, Encyclopaedia Universalis 2008  
Jean Calvin, Traité des reliques, Labor et Fides 2000  
Friedrich Engels, La guerre des paysans en Allemagne, Editions sociales 1974  
Maurice Pianzola, Thomas Munzer ou la guerre des paysans, éditions Héros-Limite 2015  
Michel Leplay, Les protestantismes, Armand Colin 2004  
Olivier Christin, Les Réformes Luther Calvin et les protestants, Découvertes Gallimard 1995  
Emile G. Léonard , Histoire générale du protestantisme, 1-La réformation, PUF1961-1988  
\*  
Protestants de France, 1/2 Une blessure française (V Manns 2015) 53min  
Protestants de France, 2/2 Au nom de la République (V Manns 2015) 53min

---

août 2021